

RB 55, 925.



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E.

A V E C F I G U R E S.

TOME VINGTIÈME.



Œ U V R E S

POSTHUMES

DE J. J. ROUSSEAU.

TOME DEUXIEME.

CONTENANT les Rêveries du Promeneur Solitaire ; Rousseau Juge de J. J. premier Dialogue.



A P A R I S ,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin,

1791.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

DATE
BY

NOV 19 1964
LIBRARY



LES

RÊVERIES

DU

PROMENEUR

SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable & le plus aimant des humains en a été pros crit par un accord unanime. Ils ont cherché, dans les rafinemens de leur haine, quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame sensible; & ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachoient

A

à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aye fait sans que je m'en apperçusse, un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne fais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'apperçois rien du tout; & plus je pense à ma situa-

tion présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh ! Comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendoit ? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin ; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille ; que toute la salutation que me feroient les passans seroit de cracher sur moi ; qu'une génération toute entière s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongèrent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer ; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni par mes imprudences, aux directeurs de ma destinée, autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en

œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long-tems aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner incessamment de nouvelles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles, & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, celui de me soumettre à ma destinée, sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une résistance aussi pénible qu'infructueuse.

Une autre chose a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir & renouveler mes douleurs sans cesse, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'a-

dresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien, ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux, puisque tout est fait? Ne pouvant plus.

empirer mon état , ils ne fauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise ; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve , mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine , les retourne , les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur présence , & la menace m'est plus terrible que le coup. Sitôt qu'ils arrivent , l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire , les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés , & même au milieu de ma souffrance , je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état , affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude , de l'espérance , la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer , & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée , ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que

m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien ; mais j'espérois encore, & cet espoir tantôt bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Sitôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte ; & même ce retour ne pouvant plus être réciproque, me seroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me

feroit infipide & même à charge ; & je fuis cent fois plus heureux dans ma folitude , que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la fociété. Elles n'y pourroient plus germer de rechef à mon âge ; il eft trop tard. Qu'ils me faffent déformais du bien ou du mal , tout m'eft indifférent de leur part ; & quoi qu'ils faffent , mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore fur l'avenir , & j'efpérois qu'une génération meilleure , examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci fur mon compte , & fa conduite avec moi , dé mêleroit aifément l'artifice de ceux qui la dirigent , & me verroit enfin tel que je fuis. C'eft cet espoir qui m'a fait écrire mes Dialogues , & qui m'a fug-géré mille folles tentatives pour les faire paffer à la poftérité. Cet espoir , quoi qu'éloigné , tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le fiecle un cœur jufté ; & mes ef pérances , que j'avois beau jeter au loin , me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd-

d'hui. J'ai dit, dans mes Dialogues, sur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai senti par bonheur assez à tems pour trouver encore avant ma dernière heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu.

Il se passe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge; puisqu'il est conduit dans ce qui me regarde par des guides qui se renouvellent sans cesse dans les Corps qui m'ont pris en aversion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent, & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers seront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore; & quand je n'aurois pour persécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils

n'en laissent à ma personne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offensés pourroient-ils s'appaiser : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'estimois, en qui j'avois toute confiance, & que je n'offensai jamais, les Oratoriens, gens d'église & demi-moines, seront à jamais implacables ; leur propre iniquité fait mon crime, que leur amour-propre ne me pardonnera jamais ; & le public, dont ils auront soin d'entretenir & ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni freres. Je suis sur la terre comme dans une planete étrangere où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans &

déchirans pour mon cœur; & je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure, sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuerois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère & sincère que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même, & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon ame puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleure ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne feront pas entièrement inutiles; & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu

mes derniers jours. Les loifirs de mes promenades journalieres ont fouvent été remplis de contemplations charman-tes dont j'ai regret d'avoir perdu le fouvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiffance. J'oublierai mes malheurs, mes perfécuteurs, mes opprobres, en fongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne feront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y fera beaucoup queftion de moi, parce qu'un folitaire qui réfléchit s'oc-cupe néceffairement beaucoup de lui-même. Du refte, toutes les idées étran-geres qui me paffent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penfé tout comme il m'eft venu, & avec auffi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réfultera tou-jours une nouvelle connoiffance de mon naturel & de mon humeur, par celle des fentimens & des penfées, dont mon efprit fait fa pâture journaliere dans l'étrange état où je fuis. Ces feuilles

peuvent donc être regardées comme un appendice des mes confessions : mais je ne leur en donne plus le titre , ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité , & j'y trouve à peine en le fondant avec soin , quelque reste de penchant reprehensible. Qu'aurois-je encore à confesser , quand toutes les affections terrestres en sont arrachées ? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes , & c'est tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle , de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal , ne pouvant plus agir sans nuire à autrui , ou à moi-même , m'abstenir est devenu mon unique devoir , & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps mon ame est encore active ; elle produit encore des sentimens , des pensées , & sa vie interne & morale , semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras , qu'un

obstacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée & décrite, & c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès, il y faudroit procéder avec art & méthode : Mais je suis incapable de ce travail, & même il m'écarteroit de mon but, qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je ferai sur moi-même, à quelque'égard, les opérations que font les Physiciens sur l'air, pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-temps répétées me pourroient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le registre des opérations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivoit ses Effais que pour les autres, & je n'écris mes Réveries que pour moi. Si dans

mes plus vieux jours , aux approches du départ , je reste , comme je l'espere , dans la même disposition où je suis , leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire , & faisant renaître ainsi pour moi le temps passé , doublera , pour ainsi dire , mon existence. En dépit des hommes , je saurai goûter encore le charme de la société , & je vivrai décrépît avec moi dans un autre âge , comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premières Confessions & mes Dialogues dans un souci continu , sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs , pour les transmettre , s'il étoit possible , à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit , je fais qu'elle seroit inutile ; & le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur , n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort & de mes vrais écrits , & des monumens de mon innocence , qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais , qu'on s'inquiete de ces feuilles , qu'on s'en empare , qu'on les supprime ,

qu'on les falsifie , tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant , on ne m'enleva ni le plaisir de les avoir écrites , ni le souvenir de leur contenu , ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit , & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premières calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée , & prendre le parti que je prends aujourd'hui , tous les efforts des hommes , toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet , & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames , qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès ; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre , ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence , & d'achever mes jours en paix malgré eux.



DEUXIEME PROMENADE.

Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidele de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entierement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination, déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de

création dans ce qu'elle produit désormais, un tie de allanguissement énerve toutes mes facultés, & l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élançe plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe; & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y lens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi, pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où, perdant tout espoir ici-bas, & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard, devint si féconde, qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux; j'appris ainsi, par ma propre expérience, que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui fait vouloir être heu-

reux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces ravissemens, ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul , étoient des jouiſſances que je devois à mes perfécuteurs : ſans eux , je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréfors que je portoſ en moi-même. Au milieu de tant de richesses , comment en tenir un regiſtre fidele ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries , au lieu de les décrire , j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene , & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître , en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confessions , ſurtout dans celle dont je vais parler , & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées , & leur donner pour quelque temps un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776 , je ſui-vis , après dîné , les boulevards , juſqu'à la rue du Chemin-verd , par laquelle je

gagnai les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages; puis je fis un détour pour revenir sur les mêmes prairies, en passant par un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioïdes*, de la famille des composées; & l'autre, le *Bupleurum falcatum*, de celles des ombellifères. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-temps, & finit par celle d'une plante encore plus rare, sur-tout dans un pays élevé, savoir, le *Cerastium aquaticum*, que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois en fleurs, & dont l'aspect &

L'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces mêmes observations, pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante, que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les payfans aussi quittoient les champs jusques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie, & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces, & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse, & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé, je sentoits venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissant ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disois en soupirant, qu'ai-

je fait ici-bas ? J'étois fait pour vivre , & je meurs fans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute , & je porterai à l'Auteur de mon être , finon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire , du moins un tribut de bonnes intentions frustrées , de sentimens sains , mais rendus fans effet , & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions , je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse , & pendant mon âge mûr , & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes , & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur , sur les attachemens si tendres , mais si aveugles ; sur les idées moins tristes que consolantes , dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années , & je me préparois à les rappeler assez , pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations , & je m'en revenois très-content de ma journée , quand , au fond de ma rêverie , j'en fus tiré par

l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi, tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens, qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vitesse, m'avoit fait

tomber, la tête en avant : la mâchoire supérieure, portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très-raboteux, & la chute avoit été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me soutenoient encore, lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant, est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentois encore que par là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légère existence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment présent, je ne me souvenois de rien; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'ar-
river;

river ; je ne savois ni qui j'étois , ni où j'étois ; je ne sentoie ni mal , ni crainte , ni inquiétude. Je voyois couler mon sang , comme j'aurois vu couler un ruisseau , sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentoie dans tout mon être un calme ravissant , auquel , chaque fois que je me le rappelle , je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, à la *Haute-Borne* ; c'étoit comme si l'on m'eût dit, au *mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays , la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard , pour me rappeler ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connoissois pas , & qui eut la charité de m'accompagner quelque temps , apprenant que je demeurois si loin , me conseilla de prendre au Temple un fiacre , pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien , très-légerement , sans sentir ni douleur ni blessure, quoique

je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial , qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple , je pensai que , puisque je marchois sans peine , il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied , que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière , marchant sans peine , évitant les embarras , les voitures , choisissant & suivant mon chemin tout aussi-bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive , j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue , je monte l'escalier dans l'obscurité , & j'entre enfin chez moi , sans autre accident que ma chute & ses suites , dont je ne m'apercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant , me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez ; en dehors la peau l'avoit mieux garantie , & empêchoit la totale séparation ,

quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé, & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige, dans une chute comme celle-là.

Voilà très-fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée & défigurée, qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose; mais il s'y joignit tant de circonstances bizarres; tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnèrent, on m'en parloit d'un air si risiblement discret, que tous ces mystères m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténèbres, elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'entourne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette époque, je n'en re-

marquerais qu'une , mais suffisante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation , envoya son secrétaire s'informer de mes nouvelles , & me faire d'instantes offres de service qui ne me parurent pas , dans la circonstance , d'une grande utilité pour mon soulagement. Son secrétaire ne laissa pas de me presser très-vivement de me prévaloir de ces offres , jusqu'à me dire que si je ne me fiois pas à lui , je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement , & l'air de confiance qu'il y joignit , me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher , sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fièvre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes , & je faisois sur tout ce qui se passoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fièvre , que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever

de troubler ma tranquillité. Madame *** m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir, me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire, pour le présenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle n'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune, pour lequel elle avoit besoin de protection; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que, n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour, durant ma convalescence, je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si mauffadement plaquées & avec

tant d'affectation, que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne se trompa jamais là-dessus.

Quelques jours après, Madame *** me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit, à cause d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note, en parcourant rapidement ce roman. Je la relus, après le départ de Madame *** ; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites & de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur, dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire ; & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir, en souffrant la continuation des vaines & offensives visites de Madame ***. & de sa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

« *Rousseau* ne recevant chez lui au-
» cun auteur, remercie Madame ***.
» de ses bontés, & la prie de ne plus
» l'honorer de ses visites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrivit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire, au ton de sa lettre, qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose, sont des crimes affreux dans le monde, & je paroïtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà sorti plusieurs fois, & je me promenois même assez souvent aux Tuileries, quand je vis, à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit que j'étois mort de ma chute; & ce bruit se répandit si rapi-

dement & si opiniâtrément que , plus de quinze jours après que j'en fus instruit , l'on en parla à la Cour , comme d'une chose sûre. Le Courrier d'Avignon , à ce qu'on eut soin de m'écrire , annonçant cette heureuse nouvelle , ne manqua pas d'anticiper , à cette occasion , sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort , en forme d'oraison funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singuliere , que je n'appris que par hasard , & dont je n'ai pu savoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même temps une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car , de penser qu'on imprimât fidelement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet , c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé , & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques , faites coup sur coup , & suivies de beaucoup d'autres qui

n'étoient gueres moins étonnantes, éfarouchèrent de rechef mon imagination, que je croyois amortie ; & ces noires ténèbres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi , ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mysteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, savoir, que la destinée de ma personne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges, sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élevation de tous mes plus cruels ennemis, affectée, pour ainsi dire, par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'État, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en

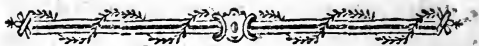
place , tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète , pour concourir au commun complot ; cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice , un seul événement qui lui eût été contraire , une seule circonstance imprévue , qui lui eût fait obstacle , suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés , toutes les fatalités , la fortune , & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes , & un concours si frappant qui tient du prodige , ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulieres , soit dans le passé , soit dans le présent , me confirment tellement dans cette opinion , que je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du Ciel , impénétrables à la raison humaine , la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée , loin de m'être cruelle & déchirante , me console , me tran-

quillse , & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que Saint Augustin , qui se fût consolé d'être damné , si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée , il est vrai , mais non moins pure , & plus digne , à mon gré , de l'Être parfait que j'adore.

Dieu est juste ; il veut que je souffre ; & il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance ; mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre , & mon tour viendra tôt ou tard.





TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne ; mais c'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître ; mais ce maître fait payer cher ses leçons , & souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs , avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si tardives , l'à propos d'en user se passe. La jeunesse est le tems d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le tems de la pratiquer. L'expérience instruit toujours , je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est - il tems , au moment qu'il faut mourir , d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh , que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre ! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misere où ils m'ont plongé , sans que cette connoissance , en me découvrant tous leurs pièges , m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis , sans qu'enveloppé de toutes leurs trames , j'en eusse même le moindre soupçon ! J'étois leur dupe & leur victime , il est vrai ; mais je me croyois aimé d'eux , & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité que le tems & la raison m'ont dévoilée , en me faisant sentir mon malheur m'a fait voir qu'il étoit sans remede & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner. Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi , dans mon état , sans utilité présente , & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que fert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière ? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuses veilles, ils quittent tout quand il s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire ; & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à tems, & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne

heure , par l'expérience , que je n'étois pas fait pour y vivre , & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver , mon ardente imagination sautoit déjà par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée , comme sur un terrain qui m'étoit étranger , pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment , nourri par l'éducation dès mon enfance , & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie , m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la destination de mon être , avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi ; mais leur philosophie leur étoit , pour ainsi dire , étrangere. Voulant être plus savans que d'autres , ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé , comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçus , par pure cu-

riofité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler favamment, mais non pas pour fe connoître ; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéreffoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres, & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué ; mais du reste fans en rien tirer pour leur propre usage, fans s'embarraffer même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi même, & non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres, il falloit commencer par savoir assez pour soi ; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire ; & dans

tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature , nos opinions font la regle de nos actions. Dans ce principe , qui fut toujours le mien , j'ai cherché souvent & long-tems , pour diriger l'emploi de ma vie , à connoître sa véritable fin , & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde , en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété ; élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion , j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes , des maximes , d'autres diroient des préjugés , qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore , & livré à moi-même , alléché par des caresses , séduit par la vanité , leurré par l'espérance , forcé par la nécessité , je me fis catholique ; mais je demurai toujours chrétien ; & bientôt gagné par l'habitude , mon cœur s'attacha sincèrement à ma nouvelle religion. Les instructions , les exemples de Madame de *Warens* , m'affermirent dans cet attachement. La solitude

champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres, à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévot presque à la manière de *Fénélon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élaner incessamment vers l'Auteur des choses, & à chercher avec une douce inquiétude, la fin de tout ce qu'il voit, & la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût sur tout ce qui pouvoit se trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets desirs, j'espérois peu, j'obtins moins, & je sentis dans des lueurs même de prospérité, que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide sans en savoir démêler l'objet. Ainsi

tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la sagesse & l'égarement, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard, sans principes bien décidés par ma raison, & distrait sur mes devoirs, sans les mépriser, mais souvent sans les bien connoître.

Dès ma jeunesse j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien résolu, dès cet âge atteint & dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir, & de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée, sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine; & quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret, mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de tou-

tes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'esprit, qui fit toujours mon goût le plus dominant, & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap; & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie, tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi , un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards , les insensés jugemens des hommes , dont , sans prévoir encore combien j'en serois la victime , je commençois à sentir l'absurdité , le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire , dont à peine la vapeur m'avoit atteint , que j'en étois déjà dégoûté ; le desir enfin de tracer pour le reste de ma carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié , tout m'obligeoit à cette grande revue dont je sentois depuis long - tems le besoin. Je l'entrepris donc , & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde , & le goût vif pour la solitude , qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprendois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue ; il demandoit de longues & paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas.

Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur, & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu; & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur, que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris, avec un zele proportionné & à l'importance de la chose & au besoin que je sentoisi en avoir. Je vivois alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens missionnaires d'athéisme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point sans colere, que sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois

défendu souvent assez foiblement, par haine pour la dispute, & par peu de talent pour la soutenir; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine, & cette résistance, à des hommes aussi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attifèrent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, sans m'avoir jamais convaincu; je n'y trouvois point de bonne réponse; mais je sentoís qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin; me laisserai-je éternellement balotter par les sophismes des mieux difans, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres, soyent bien les leurs à eux-mêmes? Leurs passions, qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher

de la bonne - foi dans des chefs de parti ? Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces , tandis qu'il est tems encore , afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge , dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore , je n'aurai plus dans ma délibération tardive , l'usage de toutes mes forces ; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité , je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable ; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle , qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions , mes principes , & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises ; mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentoís vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total
en

en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténèbres, que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus près, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me sentoie si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir, à travers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans bouffole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la première fois de ma vie j'eus du courage; & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui, dès-lors, commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais, peut-être, ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les senti-

mens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur, n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur ; & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugemens de l'autre vie, ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte ? Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens ; mais non pas altérer ma bonne-foi ; car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le savoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi, tandis qu'il étoit encore tems, & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde, dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des

biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systéme opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le prin-

cipe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches , fut tel , à-peu-près , que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard , ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente , mais qui peut faire un jour revolution parmi les hommes , si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors , resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie , j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi , sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre , ni de celles que je n'avois pu prévoir , & qui se présentent nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois , mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques , qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison , confirmés par mon cœur , & qui tous por-

tent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcé de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres ? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant, & dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre système, je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai, ne semblent-elles pas

avoir été dictées par le Ciel même , pour me préparer à la destinée qui m'attendoit , & me mettre en état de la soutenir ? Que serois-je devenu , que deviendrois-je encore , dans les angoisses affreuses qui m'attendoient , & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie ; si , resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs , sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde , & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due , je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel ? Tandis que , tranquille dans mon innocence , je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes ; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres , les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs , & les plus terribles pour une ame fiere , traîné dans la fange , sans jamais savoir par qui ni pourquoi , plongé dans un abyme d'ignominie , enveloppé d'horribles ténèbres , à travers les-

quelles je n'appercevois que de sinistres objets, à la première surprise je fus terrassé ; & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que, reprenant enfin mes esprits, & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte, pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées ; & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en

voit le dédommagement grand & sûr ; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre , & des indignités sans mesure dont je me sentoís accablé de toutes parts , des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force , pour achever de m'abattre , précisément dans les momens où , surchargé du poids de ma destinée , j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire , me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah ! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer , qui me garantira du désespoir , si dans l'horreur de mon sort , je ne vois plus que des chimères dans les consolations que me fournissoit ma raison ? Si détruisant ainsi son propre ouvrage , elle renverse

tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde ? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul ; elle trouve la vérité, l'évidence dans le systême contraire au mien ; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre, & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choses sont ainsi, suffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même, si mon cœur ne soutenoit pas ma raison ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimères des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser ?

Je me crois sage , & je ne suis que dupe , victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois , dans ces momens de doute & d'incertitude , je fus prêt à m'abandonner au désespoir. Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier , c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises , quoiqu'autrefois assez fréquentes , ont toujours été courtes , & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore , elles sont si rares & si rapides , qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légères inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame , qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé , étoit me supposer de nouvelles lumières ou le jugement plus formé , ou plus de zele pour la vérité , que je n'avois lors de mes recherches ; qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien , je ne pouvois préférer par aucune raison solide , des opinions qui dans l'accablement du désespoir ne me tentoient que pour aug-

menter ma misere , à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge , dans toute la maturité de l'esprit , après l'examen le plus réfléchi , & dans les tems où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ferré de détresse , mon ame affaissée par les ennuis , mon imagination effarouchée , ma tête troublée par tant d'affreux mysteres dont je suis environné ; aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieillesse & les angoisses , ont perdu tout leur ressort , irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étois ménagées , & donner plus de confiance à ma raison déclinante , pour me rendre injustement malheureux , qu'à ma raison pleine & vigoureuse , pour me dédommager des maux que je souffre sans les avoir mérités ? Non , je ne suis ni plus sage , ni mieux instruit , ni de meilleure foi , que quand je me décidai sur ces grandes questions ; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laisse troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêterent pas ; & s'il s'en présente quelques nouvelles dont on ne s'étoit

pas encore avisé, ce sont les sophismes d'une subtile métaphysique qui ne sauroient balancer les vérités éternelles, admises de tous les tems, par tous les Sages, reconnus par toutes les Nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je savois en méditant sur ces matieres, que l'entendement humain circonscrit par les sens, ne les pouvoit embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée, sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis, & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui, que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché ? Quel danger vois-je à le suivre ? Quel profit trouverois-je à l'abandonner ? En prenant la doctrine de mes persécuteurs, prendrois-je aussi leur morale ? Cette morale sans racine & sans fruit, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison ; ou bien cette autre morale secrette & cruelle, doctrine

intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans leur conduite, & qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offensive, ne sert point à la défense, & n'est bonne qu'à l'aggression. De quoi me serviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs ; & combien me rendrois-je plus malheureux encore, si, m'étant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté ? Les atteindrois-je dans l'art de nuire ; & quand j'y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire ? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que, raisonnant avec moi-même, je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles, & par des difficultés qui passaient ma portée, & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'au-

cune doctrine étrangere , ancienne ou nouvelle , ne peut plus l'émouvoir , ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appesantissement d'esprit , j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondois ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison , & je m'y tiens désormais. Que tous les Philosophes viennent ergoter contre ; ils perdront leurs temps & leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie , en toute chose , au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions , j'y trouve , avec le contentement de moi , l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complète , aussi permanente , aussi triste en elle-même , l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente , les indignités dont elle m'accable sans cesse , ne me jettent quelque-foi dans l'abattement ; l'espérance ébranlée , les doutes décourageants reviennent encore de temps à autre troubler

mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors, qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions ; les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre, reviennent alors à mon souvenir, & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées, comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi, retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est-là qu'il seroit temps d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, &

voyant la vérité sans voile , elle apercevra la misère de toutes ces connoissances dont nos faux savans sont si vains. Elle gémera des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience , la douceur , la résignation , l'intégrité , la justice impartiale , sont un bien qu'on emporte avec soi , & dont on peut s'enrichir sans cesse , sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même , j'apprends à sortir de la vie , non meilleur , car cela n'est pas possible , mais plus vertueux que je n'y suis entré !





QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse; c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ses ennemis?* Le même jour, en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai sur un des journaux de l'Abbé R***. au titre duquel il avoit mis ces paroles : *Vitam vero impendenti*, R***. Trop au fait des tournures de ces Messieurs, pour prendre le change sur celle-là, je compris qu'il avoit cru, sous cet air de politesse, me dire une cruelle contre-vérité : mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le

mensonge , la promenade du lendemain , & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes , n'étoit pas une maxime si facile à suivre , que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain , m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution , la première idée qui me vint , en commençant à me recueillir , fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma première jeunesse , dont le souvenir m'a troublé toute ma vie , & vient jusques dans ma vieillesse , contrister mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge , qui fut un grand crime en lui-même , en dût être un plus grand encore par ses effets , que j'ai toujours ignorés , mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant , à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant , ce mensonge ne fut que le fruit de la mauvaise honte , & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime , je puis jurer à la face du Ciel , qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit , j'aurois donné tout mon sang avec joie ,

pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuguait tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte, & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice, pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise, je me sentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne, quand, sur le mot de l'Abbé R***. je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors, en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies, dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus, étoit qu'en me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentoiss aucun vrai repentir. Moi,

dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance , moi qui braverois les supplices , s'il les falloit éviter par un mensonge , par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaîté de cœur , sans nécessité , sans profit ; & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret , moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans ? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes ; l'instinct moral m'a toujours bien conduit , ma conscience a gardé sa première intégrité , & quand même elle se seroit altérée , en se pliant à mes intérêts , comment , gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme , forcé par ses passions , peut au moins s'excuser sur sa foiblesse , la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes , où le vice n'a point d'excuse ? Je vis que de la solution de ce problème dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même , & après l'avoir bien examiné , voici de quelle manière je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie , que mentir , c'est

cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette définition, que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire, n'est pas mentir : mais celui qui, non content, en pareil cas, de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas ? Selon la définition, l'on ne sauroit dire qu'il ment. Car, s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La première, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le fais bien ; négativement dans les livres, où la plus austère morale ne coûte rien à l'Auteur ; affirmativement dans la société, où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes pro-

pres principes , à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire , à être ce qu'il doit être , à faire ce qu'il doit faire , à tendre à sa véritable fin. La vérité particulière & individuelle n'est pas toujours un bien , elle est quelquefois un mal , très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir , & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur , ne sont peut-être pas en grand nombre ; mais en quelque nombre qu'elles soient , elles sont un bien qui lui appartient , qu'il a droit de réclamer partout où il le trouve , & dont on ne peut le frustrer , sans commettre le plus inique de tous les vols , puisqu'elle est de ces biens communs à tous , dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité , ni pour l'instruction , ni dans la pratique , comment

feroient-elles un bien dû , puisqu'elles ne sont pas même un bien , & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité ; où il n'y a point d'utilité possible , il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol ; mais qu'un fait oiseux , indifférent à tous égards , & sans conséquence pour personne , soit vrai ou faux , cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile , non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien : pour qu'une chose soit due , il faut qu'elle soit , ou puisse être utile. Ainsi , la vérité due est celle qui intéresse la justice , & c'est profaner ce nom sacré de vérité , que de l'appliquer aux choses vaines , dont l'existence est indifférente à tous , & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espece d'utilité même possible , ne peut donc pas être une chose due , & par conséquent celui qui la tait , ou la déguise , ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles soient , de tout point, inutiles à tout ? c'est un autre

article à discuter , & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent , passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai , & dire ce qui est faux , sont deux choses très-différentes , mais dont peut néanmoins résulter le même effet ; car ce résultat est assurément bien le même , toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente , l'erreur contraire est indifférente aussi ; d'où il suit qu'en pareil cas , celui qui trompe , en disant le contraire de la vérité , n'est pas plus injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car , en fait de vérités inutiles , l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge , cela n'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste , en ne nuisant à personne , puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées , ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique , sans beaucoup d'éclaircissements préalables , nécessaires pour faire
avec

avec justesse cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car, si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité, comment me constituerai-je juge de cette utilité? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre; l'intérêt particulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui, profitant à l'un, nuit à l'autre? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la justice distributive; & suis-je assuré de connoître assez tous les apports de la chose, pour ne dispenser les lumières dont je dispose que sur les règles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle seule? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même; & suffit-il de n'être jamais injuste, pour être toujours innocent?

Que d'embarrassantes discussions, dont il seroit aisé de se tirer, en se disant : soyons toujours vrai, au risque de tout ce qui en peut arriver. La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture, quand on donne ce qui n'est pas pour la règle de ce qu'on doit faire ou croire ; & quelque effet qui résulte de la vérité, on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est-là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissoit pas de prononcer s'il seroit bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y étoit toujours également obligé ; & sur la définition que j'examinois, supposant que non, de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire sans injustice, & la déguiser sans mensonge : car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une règle sûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette règle & la preuve de son infaillibilité? Dans toutes

les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience, plutôt que par les lumières de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé: il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur, assez pour que je puisse m'y confier; & s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C'est là que je me juge moi-même avec autant de sévérité, peut-être, que je serai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent, c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini, comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux, n'est mentir que par l'intention de tromper; & l'intention même de tromper, loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelque-

fois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent, il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse; il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne, en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude; aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même, est imposture; mentir pour l'avantage d'autrui, est fraude; mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espece de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui, n'est pas mentir: ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables; & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas, on ne s'attache gueres à cacher le mensonge de fait, qui n'est que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oi-

feuses, telles que sont la plupart des contes & des romans, qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale, ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente ; & lorsqu'il les débite avec affirmation, comme des vérités réelles, on ne peut gueres disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là ; & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a, par exemple, quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'Auteur, pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit Grec, & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit, de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas-là un mensonge bien positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir ? Cependant, qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'Auteur un

crime de ce mensonge, & de le traiter pour cela d'imposteur ?

On dira vainement que ce n'est-là qu'une plaisanterie, que l'Auteur, tout en affirmant, ne vouloit persuader personne, qu'il n'a persuadé personne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie, sans aucun objet, n'eût été qu'un bien sot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme, quoiqu'il ne persuade pas ; qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules, à qui l'histoire du manuscrit, narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi, en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique, le poison dont ils se feroient au moins défiés, s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience.

puisse lui reprocher. Car, dire une chose fausse à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice; attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste; or, tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte: mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction, & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge, a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux, sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste, que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout

ce qu'il veut , sans mentir , à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente , & qu'il n'en juge fausement : car alors , s'il ne ment pas dans le fait , il ment contre la vérité morale , cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses , à citer fidelement les lieux , les temps , les personnes , à ne se permettre aucune fiction , à ne broder aucune circonstance , à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt , ils sont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais , s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde , de narrer quelque fait qui leur touche de près ; toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux ; & si le mensonge leur est utile , & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes , ils le favorisent avec adresse , & font en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout

le contraire. En choses parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre respecte si fort, le touche fort peu, & il ne se fera gueres de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés, dont il ne résulte aucun jugement injuste ni pour ni contre qui que ce soit, vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme contre la justice & la vérité, est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume. Il est solidement *vrai*, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans des conversations oiseuses. Il est *vrai*, en ce qu'il ne cherche à tromper personne, qu'il est aussi fidele à la vérité qui l'accuse, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impose jamais pour son avantage, ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai* & l'autre, est que celui du monde est très rigoureusement fidele à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la sert jamais si fidelement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour est donc faux, puisqu'il souffre tant d'alliage? Non, il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son esprit deux mots synonymes, qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La sainte vérité que son cœur adore ne consiste point en faits indifférens & en noms inutiles, mais à rendre fidelement à chacun ce qui lui est dû en choses positivement siennes, en imputations bonnes ou mauvaises, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange ou d'improbation. Il n'est faux, ni contre autrui, parce que son équité l'en empêche, & qu'il ne veut nuire à personne injustement, ni pour lui-même, parce que sa conscience l'en empêche, & qu'il ne sauroit s'approprier ce qui n'est pas à lui. C'est surtout de sa propre estime qu'il est jaloux; c'est le bien dont il peut le moins se passer, & il sentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres, aux dépens

de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes, sans scrupule & sans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités historiques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la justice & à la sociabilité, aux lumières utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres, autant qu'il dépendra de lui. Tout mensonge hors de-là, selon lui, n'en est pas un. Si le Temple de Gnide est un ouvrage utile, l'histoire du manuscrit Grec n'est qu'une fiction très-innocente; elle est un mensonge très-punissable, si l'ouvrage est dangereux.

Telles furent mes règles de conscience, sur le mensonge & sur la vérité. Mon cœur suivoit machinalement ces règles, avant que ma raison les eût adoptées, & l'instinct moral en fit seul l'application. Le criminel mensonge dont la pauvre Marion fut la victime, m'a laissé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reste de ma vie, non-seulement de tout mensonge de cette espèce, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvoient toucher l'intérêt & la réputation.

d'autrui. En généralisant ainsi l'exclusion, je me suis dispensé de peser exactement l'avantage & le préjudice, & de marquer les limites précises du mensonge nuisible & du mensonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste, mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles, ou n'ai gueres suivi d'autres regles en toute chose, que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embaras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lorsqu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoit de recourir aux fictions, pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables, pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai

soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire, d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole, pour savoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées, me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties, que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit, à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui, précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par la censure.

C'est encore par cette première & irrésistible impulsion du tempérament,

que , dans des momens imprévus & rapides , la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges , auxquels ma volonté n'a point de part ; mais qui la précédent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres ; mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul , ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes , que ceux qui peuvent influencer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse , & dire la vérité qui me charge , sans me faire un nouvel affront en me rétractant , je le ferois de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore , & je me repens très-fincèrement de ma faute , sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire , & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre , encore moins par envie ou par malignité ; mais

uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. F***. m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic, avec lui & M. B***. chez la Dame***. restauratrice, laquelle & ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse, (*) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer ; car dans la disposition où je

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuscrit.

voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrète de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela; je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dictèrent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentoie au-dedans de

moi ; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte ; en devenant plus malheureux , je suis devenu plus timide , & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions ; car c'est-là que les tentations auroient été fréquentes & fortes , pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû , rien dissimulé qui fût à ma charge , par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer , & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation , je me sentoais plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité , qu'en m'excusant avec trop d'indulgence , & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même. Oui , je le dis & le sens avec une fière élévation d'ame , j'ai porté dans cet écrit la bonne foi , la véracité , la franchise , aussi loin , plus loin même , au moins je le crois , que ne fit jamais aucun autre homme ; sentant que le bien surpassoit le mal , j'avois

mon intérêt à tout dire , & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins , j'ai dit plus quelquefois , non dans les faits , mais dans les circonstances ; & cette espece de mensonge fût plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeler mensonge , car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux , & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés , & dont mon cœur avoit bien senti le vuide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent , ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits , & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs , mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie ; & je les embellissois quelquefois des ornemens que des tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient dû être , comme elles avoient été peut-être en effet , jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles

avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers ; mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices , ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois sans y songer , par un mouvement involontaire , j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil , ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire ; mais qui tout incroyable qu'elle est , n'en est pas moins réelle ; j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude , j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable , & souvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop , & qu'en faisant mes Confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué , & même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance , qui tous deux sont biens

venus à mon souvenir en écrivant ; mais que j'ai rejettés l'un & l'autre , par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les Dimanches passer la journée aux Pâquis , chez M. *Fazy* , qui avoit épousé une de mes tantes , & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'éten-dage , dans la chambre de la calandre , & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue , je fus tenté d'y poser mes doigts & je les prome-nois avec plaisir sur le lissé du cylin-dre , quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue , lui donna un demi-quart de tour si adroitement , qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant , *Fazy* détourne à l'instant la roue ; mais les ongles ne restèrent pas moins au cylindre , & le sang ruif-feloit de mes doigts. *Fazy* consterné s'écrie , sort de la roue , m'embrasse & me conjure d'appaiser mes cris , ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha , je me

tus ; nous fûmes à la carriere , où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon sang avec de la mouffe. Il me supplia avec larmes de ne point l'accuser ; je le lui promis , & le tins si bien , que plus de vingt ans après , personne ne favoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés ; car ils le sont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois semaines , & plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main , disant toujours qu'une grosse pierre en tombant m'avoit écrasé mes doigts.

*Magnanima menzogna ! or quando è il vero
Si bello che si possa à te preporre ?*

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance ; car c'étoit le tems des exercices où l'on faisoit manœuvrer la Bourgeoisie , & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec lesquels je devois , en uniforme , faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous ma fenêtre avec mes trois camarades , tandis que j'étois dans mon lit,

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais, avec un de mes camarades appelé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle sut conserver des forces pour me panser, & après avoir bien

bassiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que long-tems je la regardai comme ma mere, & son fils comme mon frere, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre, & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions; tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentoís dans mon caractère. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes, & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il fuit de toutes ces réflexions, que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses, & que j'ai plus suivi dans la pratique, les directions morales de ma conscience, que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables; mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes j'ai donné sur moi beaucoup de prises aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là, ce me semble, que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique, dont il ne résulte ni bien ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi; c'est un hommage que l'honnête-homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation

me

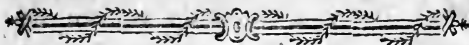
me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoient particulièrement consacrées à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on

peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & téméraire, d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit, si l'Abbé R***. ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la règle; car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges; & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.





CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré, (& j'en ai eu de charmantes) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, & ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'Isle de Saint Pierre, au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel, l'Isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aye trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de

plus près ; mais elles ne font pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes , moins de villes & de maisons ; il y a aussi plus de verdure naturelle , plus de prairies , d'asyles ombragés de bocages , des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords , de grandes routes commodes pour les voitures , le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature , & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles , le ramage entrecoupé de quelques oiseaux , & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde , enferme dans son milieu deux petites Isles ; l'une habitée & cultivée , d'environ demi-lieue de tour ; l'autre plus petite , déserte & en friche , & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance

du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une seule maison , mais grande , agréable & commode , qui appartient à l'hôpital de Berne , ainsi que l'Isle , & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour , une voliere , & des réservoirs pour le poisson. L'Isle , dans sa petitesse , est tellement variée dans ses terrains & ses aspects , qu'elle offre toutes sortes de sites , & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs , des vignes , des bois , des vergers , des gras pâturages ombragés de bosquets , & bordés d'arbrisseaux de toute espece , dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres , borde l'Isle dans sa longueur ; & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon , où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant , j'y

menois une vie si convenable à mon humeur que , résolu d'y finir mes jours , je n'avois d'autre inquiétude , sinon qu'on ne me laisât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre , dont je sentoie déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient , j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle , qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie , & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir , on m'eût interdit toute espece de communication avec la terre ferme ; de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde , j'en eusse oublié l'existence , & qu'on y eut oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer gueres que deux mois dans cette Isle ; mais j'y aurois passé deux ans , deux siecles , & toute l'éternité , sans m'y ennuyer un moment , quoique je n'y eusse avec ma compagne , d'autre société que celle du Receveur , de sa femme & de ses domestiques , qui tous étoient , à la vérité , de très-bonnes gens , & rien de plus ; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux

mois pour le tems le plus heureux de ma vie ; & tellement heureux , qu'il m'eût suffi durant toute mon existence , sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur , & en quoi consistoit sa jouissance ? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur ; & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut , en effet , que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même , dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu , & où je ne pouvois avoir ni communication , ni correspondance , que par le concours des gens qui m'entouroient ; cet espoir , dis-je , me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés , & l'idée que j'aurois le tems de m'y ar-

ranger tout à loisir , fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres, & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation, où je comptois achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient, alloient si bien, que vouloir les mieux conduire, étoit y gêner quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit, sur-tout, de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois, en murmurant, l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la emprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie, j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma première ferveur de Botanique, pour laquelle le Doc-

teur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis*, & de décrire toutes les plantes de l'Isle, ſans en omettre une ſeule, avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zelt de citron; j'en aurois fait un ſur chaque gramin des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapisſe les rochers; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fut amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Isle que j'avois, pour cet eſſet, diviſée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque ſaiſon. Rien n'eſt plus ſingulier que les raviſſemens, les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation

que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant sur les espèces communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le ressort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'explosion du fruit de la Balsamine, & de la capsule du Buis ; mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la première fois, me combloient de joie ; & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la Brunelle, comme La Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis, en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur, sa femme & Thérèse, visiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux ; &

souvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissois de fruit, & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée, & la bonne humeur qui en est inséparable, me rendoient le repos du dîné très-agréable ; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois si long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois, & j'allois me jeter seul dans un bateau, que je conduisois au milieu du Lac, quand l'eau étoit calme ; & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le Ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses ; & qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissoient pas d'être à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux, dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trou-

vois si loin de l'Isle , que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois , au lieu de m'écarter en pleine eau , je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle , dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle , d'y débarquer & d'y passer l'après-dinée , tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux , des bourdaines , des perficaires , des arbrisseaux de toute espece ; & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux , couvert de gazon , de serpolet , de fleurs , même d'espargette , & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois , & très-propre à loger des lapins , qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre , & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur , qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles & femelles , & nous allâmes en grande pompe , sa femme , une de ses sœurs , Thérèse & moi , les établir dans la petite Isle , où ils commençoient à

peupler avant mon départ, & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite ; & je notois avec orgueil, que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le Lac agité ne me permettoit pas la navigation, je passois mon après-midi à parcourir l'Isle en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riens & les plus solitaires pour y rêver à mon aise ; tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du Lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descen-

dois des cimes de l'Isle , & j'allois volontiers m'asseoir au bord du Lac , sur la grève dans quelque asyle caché ; là , le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens , & chassant de mon ame toute autre agitation , la plongeoié dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprénoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau , son bruit continu , mais renflé par intervalles , frappant sans relâche mon oreille & mes yeux , suppléoié aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi , & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence , sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde , dont la surface des eaux m'offroit l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit , & qui , sans aucun concours actif de mon ame , ne laissoit pas de m'attacher au point , qu'appelé par l'heure & par le signal convenu , je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le soupé , quand la soirée

Étoit belle , nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du Lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai passé mon tems dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs, ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelque vifs qu'ils puis-

sont être, ne sont cependant & pas leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état; & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être: il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire: *je voudrois que cet instant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur

un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entière, & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée, & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau, que je laissois dé-

river au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs, au bord d'une belle riviere, ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien, sinon de soi-même & de sa propre existence ; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence, dépouillé de toute autre affection, est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour rendre cette existence chere & douce à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire, & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles, connoissent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans, n'en conservent qu'une idée obscure & confuse, qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon dans la présente constitution des choses, qu'avides de ces douces extases, ils s'y dégoûtassent de la vie active, dont leurs besoins, toujours renaissans,

leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines, des dédommagemens que la fortune & les hommes ne sauroient lui ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les ames ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix, & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré, qui n'ait ni secouffes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal, ou trop fort, il réveille; en nous rappelant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la

tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire, & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable, quand de légères & douces idées, sans agiter le fond de l'ame, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même, en oubliant tous les maux. Cette espece de rêverie peut se goûter par-tout où l'on peut être tranquille; & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot, où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une Isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce, sans être intéressante au point de m'occuper incessamment,

où je pouvois enfin me livrer tout le jour, sans obstacle & sans soins, aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion, sans doute, étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimères, au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise, en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement les sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois manquer le point de séparation des fictions aux réalités, tant tout concouroit également à me rendre chère la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie, sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des cala-

mités de toute espece, qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années ! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais ; sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences celestes, dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le fais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux, seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à

mes sens dans mes extases , & maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attiedit, cela vient avec plus de peine, & ne dure pas si long-tems. Hélas ! c'est quand on commence à quitter sa dépouille, qu'on en est le plus offusqué !





SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal, dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier, en passant sur le nouveau boulevard, pour aller herboriser le long de la Bièvre, du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite, en approchant de la barriere d'Enfer; & m'écartant dans la campagne, j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifferente en elle-même; mais en me rappelant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire, quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'Enfer, s'établit journellement, en été, une femme qui vend du fruit, de la tisanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez

d'assez bonne grace , demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bon homme ; il ne manquoit pas , chaque fois que je passois , de venir me faire son petit compliment , toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois , je fus charmé de le voir , je lui donnois de très-bon cœur , & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir , y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil , que je trouvois agréable. Ce plaisir , devenu par degrés habitude , se trouva , je ne fais comment , transformé dans une espece de devoir , dont je sentis bientôt la gêne , sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter , & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent *M. Rousseau* , pour montrer qu'il me connoissoit bien , ce qui m'apprenoit assez aucontraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers , & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour , quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant; car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappellé successivement des multitudes d'autres, qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je fais & je sens que faire du bien est le vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui régulent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'une leurre qu'on me présente, pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'enlacer. Je fais cela; je fais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance, est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire, sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux

où, suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content ; & je me dois l'honorable témoignage que, chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant, j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits, par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités, beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais, dans tous les services que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus, & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient, aux yeux de ceux qui les recevoient, que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin

d'un bienfait reçu , c'en étoit fait désormais ; & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite , sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes , tant qu'ignoré du public , je vécus dans l'obscurité. Mais , quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits , faite grave , sans doute , mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux , ou soi-disans tels , de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes , de tous ceux qui , sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer , vouloient s'emparer de moi , de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature , sans excepter la bienfaisance elle-même , portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix , changent de nature , & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient

utiles dans leur première direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premières dispositions, ou plutôt, les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorsqu'il ne seroit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puisqu'elles m'ont procuré, par la réflexion, de nouvelles lumières sur la connoissance de moi-même, & sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que, pour bien faire avec plaisir, il falloit que j'agisse librement, sans contrainte, & que, pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, &, comme je l'ai dit dans l'Émile, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari, à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre

vertu ; car il n'y en a point à suivre les penchans, & à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire : mais elle consiste à les vaincre, quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous prescrit ; & voilà ce que j'ai fu moins faire qu'homme du monde. Né sensible & bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'âme par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaisant ; secourable par goût, par passion même, tant qu'on n'intéressa que mon cœur ; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes, si j'en avois été le plus puissant, & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt ; mais contre celui des personnes qui m'étoient cheres, je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eût rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir ; alors j'étois fort le plus souvent ; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes, le devoir, ou même la néces-

sité qui commande , quand mon cœur se tait , ma volonté reste sourde , & je ne saurois obéir. Je vois le mal qui me menace , & je le laisse arriver , plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort , mais cet effort me laisse & m'épuise bien vite ; je ne saurois continuer. En toute chose imaginable , ce que je ne fais pas avec plaisir , m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte , d'accord avec mon desir , suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance , en aversion même , pour peu qu'elle agisse trop fortement ; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même , lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation , sous peine de sa haine , quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur , pour avoir d'abord pris plaisir à l'être , dès lors la gêne commence , & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede , est foiblesse & mauvaise honte , mais la bonne volonté n'y est plus , & loin

que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre cœur.

Je fais qu'il y a une espece de contrat, & même le plus saint de tous, entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveler les actes, toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expressees, ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuse un service gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui, dans un cas semblable, refuse au même la grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne fais quoi d'injuste & de

plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette, c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne. Or, le plaisir de remplir ses devoirs, est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature, ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte, au contraire, dans ma jeunesse, je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de même, que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance, encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face, à cet égard comme à tout autre, aussi-

tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle, qui ne ressembloit point à la première, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vu successivement dans ces deux générations si différentes, se sont, pour ainsi dire, assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & de francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres ; & par cela seul que les tems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh ! comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point, parce que je ne saurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit sans s'altérer, à une situation pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon

cœur, est tourné par ma destinée & par ceux qui en disposent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme un piège qu'on me tend, & sous lequel est caché quelque mal. Je fais que quel que soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y est toujours sans doute, mais le charme intérieur n'y est plus, & sitôt que ce stimulant me manque, je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi; & sût qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au désaveu de la raison, ne m'inspire que répugnance & résistance, ou j'eusse été plein d'ardeur & de zèle dans mon état naturel.

Il est des sortes d'adversités qui élèvent & renforcent l'ame, mais il en est qui l'abattent & la tuent; telle est celle dont je suis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétiques; mais elle ne m'a rendu que nul.

Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abstiens d'agir ; & cet état qui n'est innocent que par ce qu'il est forcé, me fait trouver une sorte de douceur à me livrer pleinement sans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont, je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne ; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

Ma destinée semble avoir tendu dès mon enfance, le premier piège qui m'a rendu long-tems si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers, jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choses, j'ai donné dans mille embûches sans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer

sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes, & ma volonté contournant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le sont eux-mêmes ; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine ; enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit ; ce seroit resserrer, comprimer mon existence,

& je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens , & par eux , mon cœur , d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux , & bien malgré moi , par leur présence , mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus , ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi ; car dans leurs rapports entr'eux , ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie , & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie

moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensé pour adopter , sur quoi que ce fût , le jugement des hommes , & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractère & mon naturel , je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur serois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles , je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée ; mais sans former jamais d'attachement particulier , & sans porter le joug d'aucun devoir , je ferois envers eux librement & de moi-même , tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre , & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre , obscur , isolé ; comme j'étois fait pour l'être , je n'aurois fait que du bien ; car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-

puissant comme Dieu, j'aurois été bien-faisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne, quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu désirer avec quelque suite ? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent ; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez

aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges; mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice severe, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de S. Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient

point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme, doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait & qu'ils ont fait selon leur cœur, pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent :

je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voyent ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon, & je ne fais que du bien; mais sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité, soit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif; alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir; car toute ma foiblesse est pour l'action, toute ma force est négative, & tousmes péchés sont d'omission, rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, & par qui j'ai été le plus en scandale à mes con-

temporaires. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, détestant la liberté dans les autres, & n'en voulant point pour eux mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile, mais de m'en proférer comme un membre pernicieux; car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.





SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succede, m'absorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant désormais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, soit en public, soit à part moi, sans autre regle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux, j'en avois pris

la première teinture en Suisse auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages, pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique, pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je savois s'est presque entièrement effacé de ma mémoire, & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois, & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la pre-

miere fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés; & résolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes, & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourache & le fenéon; j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu: c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma destinée

du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma manière, je ne saurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire, & que rien ne m'empêche de suivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramene aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une bisarrerie que je voudrois m'expliquer; il me semble que, bien éclaircie, elle pourroit jeter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même, à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délasse
&

& m'amuse, la réflexion me fatigue & m'attriste; penser fut toujours pour moi une occupation pénible & sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie; & durant ces égaremens; mon ame erre & plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute sa pureté, toute autre occupation me fut toujours insipide. Mais quand une fois, jetté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères, je sentis la fatigue du travail d'esprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuse, je sentis en même-tems languir & s'attiédir mes douces rêveries; & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces chères extases, qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & sans autre dépense que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes

rêveries, que mon imagination effarouchée par mes malheurs, ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la première fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois guères contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée, qui n'étaie aux yeux que des pierres, du limon, & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de nocces, au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système, avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées & circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement, quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine, laissoit mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre, & il n'étoit pas

possible que dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui, dans l'infortune, repose, amuse, distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces ; & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, & dans la plupart, que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remèdes. *Théophraste* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul *Botaniste* de l'antiquité : aussi n'est-il

presque point connu parmi nous; mais grace à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point; savoir, les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention; des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles, se moquent de la botanique comme d'une étude inutile, quand on n'y joint pas, comme ils disent, celle des propriétés; c'est-à-dire, quand on n'abandonne pas l'observation de la nature, qui ne ment point, & qui ne nous dit rien de tout cela, pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes, qui sont menteurs; & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole; fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée, à examiner successivement les fleurs dont elle brille; ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un Frater, vous demande-

ront des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays, & sur-tout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie, pour la rendre à l'histoire naturelle & aux usages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on est resté sur ce point tellement barbare, qu'un bel esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge : *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicales ne sont assurément guères propres à rendre agréable l'étude de la botanique; elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombres insipides & dégoûtans; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut

que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les Bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne fouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tisannes & des emplâtres. J'ai souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans, que le regne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remèdes. Je ne vois rien dans ces diverses productions qui m'indique un pareil usage, & elle nous auroit montré le choix, si elle nous l'avoit prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissoit penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reste je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux

malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remèdes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature, si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gâte mes pensées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit, qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi quand même je croirois à la médecine, & quand même ses remèdes feroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper; ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée, & mon ame ne sauroit s'exalter & planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des Médecins que j'estimois,

que j'aimois, & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens; rentré maintenant sous les seules loix de la nature, j'ai repris par elles ma première fanté. Quand les Médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs soins.

Non, rien de personnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissemens inexprimables, à me fondre pour ainsi dire dans le systéme des êtres, à m'identifier avec la nature entière. Tant que les hommes furent mes freres, je me faisois des projets de félicité terrestre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur, que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma misere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu

les fuir ; alors me réfugiant chez la mère commune , j'ai cherché dans les bras à me fouftraire aux atteintes de les enfans, je fuis devenu folitaire , ou , comme ils difent , infociable & mifantrope , parce que la plus fawage folitude me paroît préférable à la fociété des méchans , qui ne fe nourrit que de trahifons & de haine.

Forcé de m'abftenir de penfer , de peur de penfer à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les reftes d'une imagination riante , mais languiffante , que tant d'angoiffes pourroient effaroucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes , qui m'accablent d'ignominie & d'outrages , de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux ; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même , parce que mon ame expansive cherche malgré que j'en aye à étendre les fentimens & fon exiftence fur d'autres êtres , & je ne puis plus , comme autrefois , me jeter tête baiffée dans ce vafte océan de la nature , parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets affez déterminés , affez fixes , affez à ma portée pour s'y attacher fortement , & que :

je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphere de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un instinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant; ses richesses enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes, pour ne pas tenter leur cupidité: elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses miseres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie, & aux dépens de sa santé, des

biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même, quand il savoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, succedent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâvés des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des Bergers amoureux, & des Laboureurs robustes, sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet, & de se donner avec cela les airs d'un Naturaliste: mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections, sont pour l'ordinaire de riches ignorans, qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être Chymiste & Phy-

Écien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent & de tems, parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie, & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de savoir que d'orgueil ; & où est le plus médiocre Chymiste, qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé, par hasard peut-être, quelques petites combinaisons de l'art ?

Le regne animal est plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts & ses peines ? sur-tout pour un solitaire qui n'a ni dans ses yeux, ni dans ses travaux d'assistance à espérer de personne ; comment observer, disséquer, étudier, connoître, les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, & qui

ne font pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y foumettre de force? J'aurois donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaier de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être à rester assemblés autour de moi; je n'ai le moyen de les tenir en captivité, ni l'agileté nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les défosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puans, de baveuses & livides

chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielle! Ce n'est pas-là, sur ma parole que J. J. ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles; je n'ai plus que des sensations, & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les considère, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, & me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire: il est trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amusemens doux & simples que je puisse goûter sans peine, & qui me distraient de mes

malheurs. Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre pour errer non-chalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports & leurs différences; enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs loix générales, la raison & la fin de leurs structures diverses, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoissante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir & de la curiosité à l'étude de la nature; mais les astres sont placés loin de nous; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement. Elle naissent sous nos pieds, & dans nos mains pour ainsi dire, & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens

qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire : une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur, ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit ; on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on fait ; & dans les

bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jaloufies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres sàvans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espece de passion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes, & aux atteintes des méchans, Il me sem-

ble que sous les ombrages d'une forêt ; je suis oublié, libre & paisible comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes comme il les éloigne de mon souvenir ; & je m'imagine dans ma bêtise, qu'en ne pensant point à eux, ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion que je m'y livrerois tout entier si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes, couvre celui d'échapper à mes persécuteurs ; & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du

côté de la Robaila, montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrières impénétrables; quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude; là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Cyclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems: mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopo-*

dium & de Mouffes, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois-là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître; j'écoute: le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit; & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totale-

ment seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile, & de la manière comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage, & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparfes & isolées ne communiquent entr'elles que par des jar-

dins anglois. Je me rappelai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Descherny*, le Colonel *Pury*, le Justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems sur la montagne de *Chafferon*, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (*). Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à peu-près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborisations hors de la Ville avec le sieur *Bovier*, Avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni fût la botanique, mais parce

(*) C'est, sans doute, la ressemblance des noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du Libraire à *Chafferon*, au lieu de *Chasseral*, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la Principauté de Neufchatel.

que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains, me dit : eh ! Monsieur, que faites-vous là ? ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris ! Sans doute, reprit-il, & tout le monde fait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé,
comme

comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut-être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoisonne, à très-petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'Avocat *Bovier*.

Toutes mes courses de botanique ; les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché

mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit de rechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage ; les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix sur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincere attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle

me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaisirs, elle m'en fait jouir de rechef, & me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.





HUITIEME PROMENADE.

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée, & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presqu'aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté ; & au contraire dans toutes les miseres de ma vie, je me sentoís constamment rempli de sentimens tendres, touchans, délicieux, qui, versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, sembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même-tems. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence ; que j'ai réellement plus vécu quand mes senti-

mens refferrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes ; & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi ; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur, je m'oublois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais

je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit; j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien voulu, bien reçu, caressé partout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde; & sans bien, sans emploi, sans fauteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je fais que je ne l'étois pas. Que me manqueroit-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère,

que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes, s'affaïsse de jour en jour, &, sous le poids de ces lourdes masses, n'a plus assez de vigueur pour s'élaner comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que nous force l'adversité; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la

contemple & ne m'en émeus pas; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme, peut-être, ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlassé depuis long-tems sans m'en être aucunement aperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pièges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparèrent de moi: je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténèbres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé, je n'aperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y suis

pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille; & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage? naturellement, insensiblement, & sans peine. La première surprise fut épouvantable. Moi qui me sentoís digne d'amour & d'estime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entière dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte, & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cepen-

dant j'espérois toujours, je me disois : un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut être enfin un homme; si je le trouve, ils sont confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle, sans exception, sans retour, & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription, sans jamais en pénétrer le mystere.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille, & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? d'une seule chose; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses, & que toutes ces prises

m'ayant successivement échappé, réduit à moi seul, j'ai repris enfin mon affiette. Pressé de tous cotés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime, & tant que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en sont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calom-

niant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde système que l'esprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entière à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus; alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions inté-

rières cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un fort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter; & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous

les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyen de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois supposer ni direction, ni in-

tention, ni cause morale; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devois point user, à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentoient ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour propre qui après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent persécuté prend long-tems pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illusions se déguise & se fait prendre pour cette estime; mais quand la fraude enfin se

découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre; & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjuge au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & sur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner; en se repliant sur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant; en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se taît, & que la raison parle, elle nous con-

sole enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne font rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne font rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention, pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il leur plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être ; & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs fourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barrière qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me

font nécessaires, il n'y a plus ni commerce, ni secours réciproque, ni correspondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiète & qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que

d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misère, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout, moi je ne m'inquiète de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis, & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presque aussi pleinement que si je vivois dans la plus complète prospérité. Hors les courts momens où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui

les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens; ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens empoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette

grossiere enveloppe , déchirent le mien de douleur , & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe , ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile , fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise , mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs , sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés , dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles lutes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir , mais je n'ai même rien avancé ; & tous mes pénibles , mais vains efforts , m'ont laissé tout aussi facile à troubler , à navrer , & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes sens , quoi que je puisse faire , je n'ai jamais su résister à leurs impressions , & tant que l'objet agit sur eux , mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passageres ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment ; mais sitôt qu'il disparoît , l'impression cesse ; à l'instant que je ne le vois plus , je n'y pense plus. J'ai beau

favoir qu'il va s'occuper de moi, je ne faurois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance, que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois personne, je ne pense plus à ma destinée. Je ne la sens plus, je ne souffre plus. Je suis heureux & content sans diversion, sans obstacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible; & lorsque j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveillant que je rencontre, suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur disparoît avec l'objet qui l'a causé, & je rentre dans le calme aussi-tôt que je suis seul. Ou si

quelque chose m'inquiète, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est-là ma seule peine; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne & la solitude, mais il faut l'aller chercher si loin, qu'avant de pouvoir respirer à mon aise, je trouve en mon chemin mille objets qui me serrent le cœur, & la moitié de la journée se passe en angoisses, avant que j'aye atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route. Le moment où j'échappe au cortège des méchans est délicieux, & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me font aujourd'hui si délicieuses, m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le besoin de faire de l'exercice & de

respirer le grand air, me faisoit souvent fortir seul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon, le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y suivoit par-tout, & violoit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortège, que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse, à chaque atteinte, mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement

touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bons gens, & je me sentoïis soupirer sans savoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir, & si l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards, qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

*Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.*

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'École Militaire, & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut, que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir.

Comme je ne fais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutation. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur première urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas comme aux autres, couvrir leur animosité d'un masque ricaner & traître, ils me montrèrent tout ouvertement la plus violente haine; & tel est l'excès de ma misère, que je suis forcé de distinguer dans mon estime ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaisir du côté des Invalides; cependant comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais sans respect & sans intérêt, ces anciens défenseurs de leur patrie: mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part, de la justice que je leur rends. Quand par

hasard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui, ne connoissant pas ma figure, ne me montre aucune aversion, l'honnête salutation de ce seul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces âmes comme la mienne, où la haine ne sauroit pénétrer. J'eus encore ce plaisir l'année dernière en passant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cygnes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au Batelier de partir. L'eau étoit forte, & la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adresser la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de

cet incognito pour converser quelque moment avec un homme, & je sentis, à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point, au contraire il parut sensible à mon attention, & sur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à sortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aïse? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac; je n'osai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & souille leur désintéressement. Il faut

s'empreser de secourir ceux qui en ont besoin ; mais dans le commerce ordinaire de la vie , laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre , sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes-les aises. Mais n'est-ce rien que de se dire , je suis homme & reçu chez des humains ? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine , quand le cœur est mieux traité que le corps.



DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempéramment naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de grâces, m'inspirât avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus pré-

cieuses facultés , n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une sorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner , & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas si-tôt ; & dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée , je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide , où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée , & long-tems encore avant de la posséder , je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah ! si j'avois suffi à son cœur , comme elle suffisoit au mien ! Quels paisibles & délicieux jours nous eussions coulés ensemble ! Nous en avons passés de tels , mais qu'ils ont été courts & rapides , & quel destin les a suivis ! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendrissement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement , sans mélange , & sans obstacle , & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire , à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui , disgracié sous Vesp-

pasien, s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne ; *j'ai passé soixante & dix ans sur la terre & j'en ai vécu sept.* Sans ce court mais précieux espace, je serois resté peut-être incertain sur moi ; car tout le reste de ma vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tirailé par les passions d'autrui que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être ; & par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons & de son exemple, je sus donner à mon âme, encore simple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte & le bruit les resserrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment.

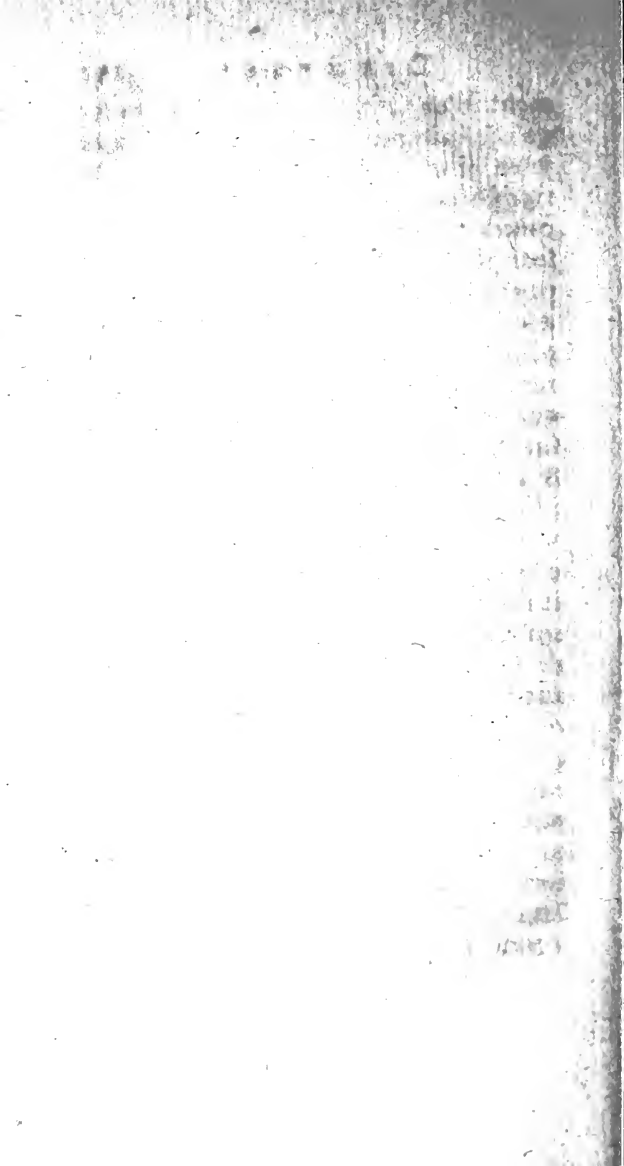
& les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle, & c'est-là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois désiré la campagne, je l'avois obtenu. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre; car assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès-lors je songeai à me donner en même tems des diversions sur cette inquiétude, & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sûre res-

source contre la misere, & je résolus
d'employer mes loifirs à me mettre en
état, s'il étoit possible, de rendre un
jour à la meilleure des femmes, l'affif-
tance que j'en avois reçue.

.
.

F I N.





ment d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffoquantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire à un naturel sa première explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu les sens; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court;

fi-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvelât à chaque instant. Car les intervalles, quelque courts qu'ils soient, suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens, mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'est-là, quoi qu'on puisse faire, mon état le plus constant, & celui par lequel, en dépit de la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte; la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par la-

quelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.




NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent , qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes , & nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimeres, Profitons du contentement d'esprit quand il vient ; gardons-nous de l'éloigner par notre faute , mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner , car ces projets-là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux , peut-être point ; mais j'ai souvent vu des cœurs contens , & de tous les objets qui m'ont frappé , c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentimens internes. Le bonheur n'a point d'enseigne extérieure ; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme

heureux; mais le contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie?

.
Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin, par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'Auteur tiroit, avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas-là, & il accusoit décidé-

ment de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mène au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il fouiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine; & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'Auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course ju qu'à l'Ecole Militaire, comptant d'y trouver des mouffes en pleine fleur; en allant je révois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein; & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis

mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée, on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent, dans la rue & aux promenades, je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P., une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Souffoi, les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincèrement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers; que, plus enfant qu'eux,

je me sentoïſ attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés, a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il eſt sûr que c'eſt la crainte d'une deſtinée pour eux mille fois pire, & preſque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent ſur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu, dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere, qui les auroit gâtés, & par ſa famille, qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les pièges qu'on m'a tendus là-deſſus, dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de

Houte aussi, si la chose étoit à faire, & je fais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaiement & de si bon cœur, que je ne songeois guères à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner, j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir, que de troubler leur joie; & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice, dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos Savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement, pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde

la plus incroyable, que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs, ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus justes, que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême, & l'inaptitude que je me sens, me trouble, me déconcerte; & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie, que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect

de la nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les ames vraiment aimantes, est nul pour tous nos Docteurs & Doctresses. Madame Geoffrin s'embarassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin, par celui que je prenois à caresser les petits du Souffoi, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentois moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire, ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques mo-

mens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts, mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque, & dont l'impression qu'il a fait sur moi, peint bien toute ma misère.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la Nouvelle France, je pouffai plus loin; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou six ans qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si carel.

sant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espee de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentoís en marchant qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant; je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens sur mes pas, je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le Marchand passoit par-là par hasard, & je commençai à le faire jaser; je lui demandai qui étoit son pere: il me le montra qui relíoit des tonneaux. J'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaise mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trousses. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du Tonnelier se fixer attentivement sur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet

objet me resserra le cœur à l'instant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable, qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors; je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant; mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelque rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit

dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais sans me sentir ravi d'aïse, d'en avoir si bien profité.

Un Dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la Porte Maillot. Après le dîné nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une maniere de Religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur, avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles, qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la Gouvernante héfitoit & disputoit, j'appellai l'Oublieur, & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour, & je vous

paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la Gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, & qu'il revint au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit, & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen

de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la Religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les Pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en fus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal; & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause, me donnerent occasion de remarquer, que, quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoient oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contentes les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus

amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espèce, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où, faufile parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette, au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espèce de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les Payannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit-là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, &

l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entasser, & s'estropier; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoiqu'en dedans je ne m'amussasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille, qui avoit encore sur son inventaire une douzaine de chétives pommes; dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les Savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa long-tems; j'en fis enfin le

dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie, unie avec l'innocence de l'âge, se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant, la partagerent, & moi qui la partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont guères que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes, avilis par la misère, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice, foulés aux pieds & couverts de boue ?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un senti-

ment de bienfaisance, que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir défintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des villages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France, où cette nation, qui se prétend si gaie, montre peu cette gaieté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple : mais ses danses étoient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement & la gaieté dans les fêtes. La misere n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir, & souvent dans

les transports d'une innocente joie, les inconnus s'acostent, s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit-là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je fais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans, ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent, quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens: mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus sensibles, au point qu'il m'est impossible de les soutenir sans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils représentent. L'imagination renforçant, la sensation m'identifie avec l'être souffrant, & me donne souvent plus d'angoisse qu'il n'en sent lui-même. Un vilage mécontent est encore un spectacle qu'il m'est impossible de soutenir, sur-tout si j'ai lieu de penser que ce mécontentement me regarde. Je ne saurois dire combien l'air grognard & maussade des Valets qui servent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maisons où j'avois autrefois la sottise de me laisser entraîner, & où les domestiques m'ont toujours fait payer bien cherement l'hospitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets sensibles, & sur-tout de ceux qui portent signe de plaisir ou de peine, de bienveillance ou d'aversion, je me laisse entraîner par ces impressions extérieures, sans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un signe, un geste, un coup-d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, ou calmer mes peines. Je

ne suis à moi que quand je suis seul ; hors de-là je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; sitôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude, je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, & la nature me rit toujours.

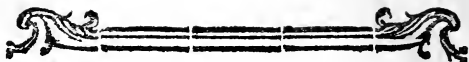
Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes tant que mon visage leur est inconnu. Mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse guères. J'aimois encore, il y a quelques années, à traverser les villages, & à voir au matin les Laboureurs raccommo-der leurs fléaux, ou les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne fais quoi qui touchoit

ROUSSEAU

J U G E

DE

JEAN-JACQUES.



QUI que vous foyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit , quelque usage que vous ayez résolu d'en faire , & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur ; cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines , & par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant , de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur brisé de douleur , est un devoir d'équité que le Ciel vous impose.



DU SUJET

ET DE LA FORME

DE CET ÉCRIT.

J'AI souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différencié de celle des autres, & qu'elles eussent été mes raisons. J'ai conclu de là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne

pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un mystere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper ; car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence ; elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux qui me défabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être ; ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir,

d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumières naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les règles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond, uni-

versel, non moins inconcevable que le mystere qu'il couvre, mystere que depuis quinzze ans on me cache avec un soin que je m'abstiens de qualifier, & avec un succès qui tient du prodige ; ce silence effrayant & terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet & ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé & suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher,

pour en imaginer de propres à séduire la multitude ; & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhensibles, de raisonner sur une hypothèse générale qui pût tous les rassembler ; c'étoit, entre toutes les suppositions possibles, de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires ; & dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver

ce qu'ils disent en effet ; & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'arguments spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens, mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de bap-

tême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene eût tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays, qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur, que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je fais l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair & j'en étois si pénétré, que je ne puis

assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre, est précisément ce qui l'a rendu tiede & languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes, de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur ; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance

ce, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeler jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en apercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colère anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étouffent; & l'on sentira mieux, après m'avoir lu, que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice & vérité, sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû: il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut

également & se taire sans s'avilir, & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime, & que le public défigure & diffamie à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est due ? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis ? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer, & ce seroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût ; mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquit-

ter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fierement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases & de comparer deux idées. Tan-

dis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit & soupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me sens incapable ; & , faute de pouvoir faire mieux , je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés ; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place , & que j'avois jettées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire ; il est noyé dans un cahos de désordre & de redites ; mais il y est : les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide , ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu

de fatigue , ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice & de la vérité , ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler , & loin de chercher à leur plaire , j'éviterai du moins cette dernière indignité , que le tableau des miseres de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire ? Je l'ignore ; & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi en ont eu connoissance aussi-tôt qu'il a été commencé , & je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi selon le cours naturel des choses , toute la peine que j'ai prise est à pure perte. Je ne fais quel parti le Ciel me suggérera ; mais j'espère jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles , si parmi ceux qui les liront , peut-

être il est encore un cœur d'homme ;
cela me suffit, & je ne mépriserai ja-
mais assez l'espece humaine pour ne
trouver dans cette idée aucun sujet de
confiance & d'espoir.





ROUSSEAU
J U G E
D E
JEAN-JACQUES.
DIALOGUE.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
OVID. TRIS.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choses je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non , je n'en reviendrai jamais.

Juste Ciel ! quel abominable homme !
qu'il m'a fait de mal ! que je le vais
détester !

U N F R A N Ç O I S.

Et notez bien que c'est ce même
homme dont les pompeuses produc-
tions vous ont si charmé, si ravi par
les beaux préceptes de vertu qu'il y
étale avec tant de faste.

R O U S S E A U.

Dites , de force. Soyons justes ,
même avec les méchants. Le faste n'ex-
cite tout au plus qu'une admiration
froide & stérile , & sûrement ne me
charmara jamais. Des écrits qui élèvent
l'ame & enflamment le cœur , méritent
un autre mot.

L E F R A N Ç O I S.

Faste ou force , qu'importe le mot ,
si l'idée est toujours la même ? Si ce
sublime jargon tiré par l'hypocrisie
d'une tête exaltée n'en est pas moins
dicté par une ame de boue ?

R O U S S E A U.

Ce choix du mot me paroît moins
indifférent qu'à vous. Il change pour

moi beaucoup les idées ; & s'il n'y avoit que du faste & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint , il m'inspireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la sécheresse des sermons & des prênes , qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête-homme , si l'on favoit chercher & ranimer dans son cœur ces sentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réserve & que les passions étouffent. Mais celui qui peut contempler de sang-froid la vertu dans toute sa beauté , celui qui fait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému , sans se sentir épris d'aucun amour pour elle : un tel être , s'il peut exister , est un méchant sans ressource , c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment , s'il peut exister ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable , qu'entendez vous par ce doute , après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce fera pren-

dre le soin le plus inutile ou le plus superflu : car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal, semblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable; les formes sont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus suaves, tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation, enflammant les âmes d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire, avec le desir de concourir à ce beau système, la crainte d'en troubler l'harmonie; & de-là naît une exquise sensibilité, qui donne à ceux qui en sont doués, des jouissances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont, comme ici, le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou seulement plus simples & plus pures, elles prennent par cela seul un caractère tout diffé-

rent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent, le plus directement qu'il est possible, à notre conservation & à notre bonheur : mais bientôt, manquant de force pour suivre, à travers tant de résistance, leur première direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques, où l'homme oublie sa première destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change ; mais cet effet vient principalement de la foiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course, ne se détourne point ; mais, comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, &

par cela seul leur ame garde toujours son caractere originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes & douces par leur essence; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écartier, que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature, & deviennent irascibles & haineuses; & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire, un sentiment relatif, par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des pas-

fions d'autrui & des siennes ; & , parmi tant de directions qui l'égarent , ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien , c'est de se tirer de la foule , autant qu'il lui est possible , & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé ; bien sûr qu'en n'agissant point , il évite au moins de courir à sa perte , & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter , il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne haït leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal , outrage pour outrage ; & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis , c'est sans chercher à les leur rendre , sans se passionner contre eux , sans sortir ni de sa place , ni du calme où il veut rester.

Nos habitans , suivant des vues moins profondes , arrivent presque au même but par la route contraire , & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leur cœur , leur fait rassembler & tendre sans cesse toutes les puissances de leur

ame , pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne fauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reste , & cette inaction-totale , quand ils désespèrent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions , mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans , l'un très-épris , l'autre assez tiede , souffriront néanmoins un rival avec la même impatience , l'un à cause de son amour , l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second , devenue sa passion principale , survive à son amour , & même s'accroisse , après qu'il est éteint ; au lieu que le premier , qui ne haït qu'à cause qu'il aime , cesse de haïr son rival , si-tôt qu'il ne le craint plus. Or , si les ames foibles & tiedes sont plus sujettes aux passions haineuses , qui ne sont que des passions secondaires & défléchies , & si les ames grandes & fortes , se tenant dans leur première direction , conservent mieux les pas-
sions

sions douces & primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés, & d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y fait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames, au point de faire le mal par foiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, & qui forcent au mal l'homme foible, malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur,

la trahison, la fourberie y sont inconnues; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou, pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent, consistent en des élans vigoureux; mais sitôt qu'ils en sentent l'impuissance, ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter,

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence, mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mène

point, & quand ils en sentent l'effet, ce n'est pas eux qu'elle subjugué, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir, pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore, répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaloit rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs, aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune; ne fût-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortège inséparable de l'opulence leur feroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la

nature & par la raison , ils s'arrêtent , & passent la vie à en jouir , en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui , sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion,

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez , & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute , & je le crois ainsi ; mais , permettez que j'acheve.

Des êtres si singulièrement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées , ils ne portent pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées , l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être , elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-

mêmes. C'est un signe caractéristique , auquel les initiés s'unissent entr'eux ; & ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu & encore moins employé , est qu'il ne peut se contrefaire , que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source , & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent , il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer ; mais sitôt qu'il y parvient , on ne sauroit s'y méprendre ; il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie , plutôt que dans quelques actions éparées , qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives , où l'ame s'exalte involontairement , l'initié distingue bientôt son frere de celui qui , sans l'être , veut seulement en prendre l'accent , & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres , & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font , il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce stimulant , difficile à contenir , impossible à contrefaire , se

fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en soient assez neuves, assez belles, assez frappantes, pour mettre leur zèle en effervescence, & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier, ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard, selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrer dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur; & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même, & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zèle au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là!

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins, sans le moindre doute, dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïse.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premierement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres, parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur mon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit sans mystere, & je vous le répéterai sans détour. La force de vos preuves ne me laisse pas douter un moment des crimes qu'elles attestent, & là-dessus je pense exactement

comme vous : mais vous unissez des choses que je sépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même personne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme.

L E F R A N Ç O I S.

Comment cela , je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

R O U S S E A U.

A tort , selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'Auteur du Devin du Village ?

L E F R A N Ç O I S.

Il est vrai , & c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages , je n'ai point encore ouï les lui disputer.

R O U S S E A U.

Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison , il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve ! Il y en a cent , toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'est beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux , & pour cause , indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah, très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée , sans même insister sur le doute s'il fait faire des vers , & par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village , je me tiens à une chose plus positive & plus sûre , c'est qu'il ne fait pas la musique ; d'où l'on peut , à mon avis , conclure avec certitude , qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne fait pas la musique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne , mais vérifiez par vous-même.

R O U S S E A U.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il fait la musique : la question n'est pas assez intéressante, lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

L E F R A N Ç O I S.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

R O U S S E A U.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

L E F R A N Ç O I S.

Oh ! vis-à-vis d'un tel homme, on ne peut négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes

ses branches une réputation usurpée ; & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrationnable , ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est composée en deux parties , qui peuvent appartenir à deux individus différens , dont l'époque qui les sépare , c'est-à-dire , le tems où il a publié des livres , marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier homme , paisible & doux , fut bien voulu de tous ceux qui le connurent , & ses amis lui restèrent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille , il aima la retraite , non pour y vivre seul , mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables ; & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister , ce fut avec si peu d'ostenta-

tation & de prétention , que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus , n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur , fait pour s'attacher , se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse , il se laissoit subjugué par eux , au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second , homme dur , farouche & noir , se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit , & dans son affreuse misanthropie , ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre humain. Le premier , seul , sans étude & sans Maître , vainquit toutes les difficultés , à force de zèle , & consacra ses loisirs , non à l'oisiveté , encore moins à des travaux nuisibles , mais à remplir sa tête d'idées charmantes , son cœur de sentimens délicieux , & à former des projets , chimériques peut - être à force d'être utiles , mais dont l'exécution , si elle eût été possible , eût fait le bonheur du genre humain. Le second , tout occupé de ses odieuses trames , n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations , encore

moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux ; chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes, avec les altières productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres, & s'occuper des recherches philosophiques, il n'a rien fait, rien conçu que ses horribles systèmes ; & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête, s'approprioit fierement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aimait passion-

nément la musique , en fit son occupation favorite , & avec assez de succès pour y faire des découvertes , trouver les défauts , indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs , tantôt composant la musique dans tous les genres en diverses occasions , tantôt écrivant sur cet Art , proposant des vues nouvelles , donnant des leçons de composition , constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit , & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art , plus que la plupart de ses contemporains , dont plusieurs étoient , à la vérité , plus versés que lui dans quelque partie , mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second , inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans , sans pouvoir l'apprendre , s'est réduit à l'occupation d'en copier , faute d'en savoir faire ; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi , ce qui ne l'empêche pas de se donner , avec la plus stupide effronterie , pour l'auteur des choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avoue-

rez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & si nos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne fait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable: moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra, n'est

pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom , & cela n'est gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin , puisqu'il ne fait pas faire des vers , il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie , qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat ; & s'il n'en a pas fait la musique , puisqu'il ne fait pas la musique , il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoisè , encore moins le Dictionnaire de Musique , qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art , & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment , non plus que le public , & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

R O U S S E A U.

Et , je vous prie , le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger ? Savez-vous par qui & pourquoi il a été appelé en France , quels motifs l'ont porté tout - d'un - coup à ne faire que de la Musique Françoisè , & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela ; mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur , donne lui-même du poids à son suffrage.

R O U S S E A U.

Admirateur de son talent , d'accord , je le suis aussi ; mais quant à son suffrage , il faudroit premièrement être au fait de bien des choses , avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

L E F R A N Ç O I S.

Je veux bien , puisqu'il vous est suspect , ne m'en pas étayer ici , ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même , que pour composer de la musique , il faut la savoir , sans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art , sans y rien entendre , & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique , seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet , & même de le noter.

R O U S S E A U.

Je me doute bien aussi de cela. Mais

votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur ?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant , permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne , non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas , je suis moins surpris que nous pensions vous & moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici , par exemple , vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez , & qui , ne roulant que sur des principes généraux , ne contiennent que des idées vagues , ou des notions élémentaires , tirées peut-être d'autres écrits , & qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raison , l'applica-

tion, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compositeur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens, & presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une si grande clarté, qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matière. On ne me persuadera jamais que cet article, ceux *d'expression, fugue, harmonie, licence, mode, modulation, préparation, récitatif, trio* (*), & grand nombre d'au-

(*) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie, furent faits dès l'année 1749, & remis par M. Diderot, l'année suivante, à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie de Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ses *Éléments de musique*, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768, parut mon *Dictionnaire*, & quelque tems après, une nouvelle édition de ses *Éléments*, avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru

tres, répandus dans ce Dictionnaire ; & qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique, qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition ; soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la favoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa Préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la dernière main, & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres ? L'Auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre, & il dit la

un Dictionnaire des beaux-arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire, encore manuscrit, qu'il offrit obligamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne fait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui, ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables, & même très-régulières, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles, & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années, avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village, parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire, à plus forte raison, le Dictionnaire, qui demandoit beaucoup plus de savoir.

L E F R A N Ç O I S.

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ou-

vrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je fais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public; que le Dictionnaire passe pour un ramassis de phrases sonores & intelligibles; qu'on en cite un article *Génie*, que tout le monde prône, & qui ne dit rien sur la musique. Quant à votre article *Enharmonique* & aux autres qui, selon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à personne, si ce n'est à quelques Musiciens ou Amateurs étrangers, qui paroissent en faire cas, avant qu'on les eût mieux instruits; mais les nôtres disent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les transports d'admiration excités par la dernière reprise; l'enthousiasme du public, poussé jusqu'au délire, fait foi de la sublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'esprit humain, & jamais cet enthousiasme ne fut si vif, que lorsqu'on fut que le divin J. J. ne savoit

pas la musique. Or, quoi que vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne fait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'enfuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

R O U S S E A U.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engouë, comme il a fait tout-d'un coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engoüement subit, quelle qu'en ait été la cause, au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célèbre article *Génie*, qui, n'ayant nulle application particulière à l'Art, n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles

feront faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie, & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui, dans ce sens, ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché, qui se fait sentir sans qu'on le

le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Française. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Française, qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin, est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur, qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possède supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette pièce est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hasarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles; & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la pièce, j'aimerois mieux,

quant à moi , avoir fait le récitatif sans les airs , que les airs sans le récitatif ; mais je sens trop bien la même main dans le tout , pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de goût , c'est le parfait accord des paroles & de la musique , c'est l'étroite liaison des parties qui le composent ; c'est l'ensemble exact du tout , qui en fait l'ouvrage le plus unique je connoisse en ce genre. Le Musicien a par-tout pensé , senti , parlé comme le Poëte ; l'expression de l'un répond toujours si fidèlement à celle de l'autre , qu'on voit qu'ils sont toujours animés du même esprit ; & l'on me dit que cet accord si juste & si rare résulte d'un tas de pillages fortuitement rassemblés ! Monsieur, il y auroit cent fois plus d'art à composer un pareil tout de morceaux épars & découfus , qu'à le créer soi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'est pas nouvelle ; elle paroît même si solide à beaucoup de gens , que , revenus des vols partiels , quoique tous si bien prouvés ,

ils sont maintenant persuadés que la piece entiere, paroles & musique, est d'une autre main, & que le Charlatan a eu l'adresse de s'en emparer, & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin, il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable; il faut bien que cet ouvrage, qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

R O U S S E A U.

J'entends : après avoir d'abord découvert & très bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement, qu'il n'y a point eu de vols partiels; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin, quel est-il donc, ce véritable Auteur? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve, Regina*.....

R O U S S E A U.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre, qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit, en disant l'avoir fait pour Mlle Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert, sont & seront toujours tous de Pergolese, dont il évoque l'ombre quand il lui plaît,

R O U S S E A U.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh! je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne

s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolèse, & il ne faudroit pas multiplier les Auteurs sans nécessité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées, on sent les coutures & les piéces de rapport, & il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Françoisé. Elle a le ton de la chose, & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela, Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piéce un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là? & si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre,

sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela ; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

R O U S S E A U.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il se fera fait confier sa piece, ou la lui aura volée , & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

L E F R A N Ç O I S.

Vraiment , vous avez là de jolies idées !

R O U S S E A U.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste , & quoi qu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être , soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite , pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi , ni la lettre sur

la Musique Françoisé , ni aucun des autres livres qui portent son nom & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille, au fort même de son effervescence, piller & s'attribuer ceux d'autrui, dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour résister à la démangeaison d'écrire, si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mûrir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles, une réputation usurpée, & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes, qui se parent ainsi de ceux d'autrui; & quiconque avec une tête

active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre, pour se parer ainsi de productions étrangères, par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village, sans l'avoir fait, ni même sans favoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'affocieront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece; elles devraient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-des-

fus de votre avis. Ce qui me confirma encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute justice, de toute bonté, s'est captivé dix à douze ans, dans le cours de quinze volumes, à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la source dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux & de tout son siecle pour avoir

toujours soutenu que l'homme étoit bon , quoique les hommes fussent méchans ; que ses vertus lui venoient de lui-même , que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles , à montrer que la bonne éducation doit être purement négative , qu'elle doit consister , non à guérir les vices du cœur humain , puisqu'il n'y en a point naturellement , mais à les empêcher de naître , & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin , il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse ; avec un charme si touchant , avec une vérité si persuasive , qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes , où le langage se soutient toujours avec la même chaleur , soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée , mais aussi contre son intérêt , puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de

crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets ; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits ; il est hébété de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres ? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurecit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels ; que leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au

cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âpres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive ? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, & le livre entier ; ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases seroit l'ouvrage d'un vil débauché ! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien : ce n'est pas avec de l'esprit & du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à

force de ruse & d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papistes, hugenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutuluse fuat*, tout est peint, tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrâce, & tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, & sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui ? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint ? Enfin, vous voulez qu'un *miserable* à qui l'on a ôté le nom de *scé-*

lérat qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin*, comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au dessus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénètrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les misères humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force ; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant esprit de parti ? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que

jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, & sur-tout l'article du goût dans le quatrième livre, soit l'ouvrage d'un cœur dépravé ; que l'Héloïse, & sur-tout la lettre sur la mort de Julie, ait été écrite par un scélérat ; que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double ; que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain ; que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zèle d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non, Monsieur ; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J. & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur, que rien ne me l'ôtera jamais.

L E F R A N Ç O I S .

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute ; & une autre preuve qu'il a fait des livres , est qu'il en fait encore tous les jours.

R O U S S E A U .

Voilà ce que j'ignorois , & l'on m'a-voit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

L E F R A N Ç O I S .

Bon , copier ! Il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche , & couvrir sa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais personne ici n'en est la dupe , & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

R O U S S E A U .

Sur quoi , je vous prie , roulent ces nouveaux livres dont il se cache si bien , si à propos , & avec tant de succès ?

L E F R A N Ç O I S .

Ce sont des fadaïses de toute espèce : des leçons d'Athéïsme , des éloges

de la philosophie moderne, des oraisons funebres, des traductions, des satyres.....

R O U S S E A U.

Contre ses ennemis sans doute?

L E F R A N Ç O I S.

Non, contre les ennemis de ses ennemis.

R O U S S E A U.

Voilà de quoi je ne me ferois pas douté.

L E F R A N Ç O I S.

Oh! vous ne connoissez pas la ruse du drôle! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité, & de l'auteur de toutes ses miseres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernièrement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin

tous ses écrits à la postérité, sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

R O U S S E A U.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

L E F R A N Ç O I S.

En se nommant il se contraignoit ; à présent qu'il se croit bien caché, il ne se gêne plus.

R O U S S E A U.

Il a raison, cela lui réussit si bien ! Mais, Monsieur, quel est donc le vrai but de ses livres que cet homme si fin publie avec tant de mystère en faveur des gens qu'il devoit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru si contraire ?

L E F R A N Ç O I S.

En doutez-vous ? C'est de se jouer du public & de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour & le contre, & promenant ses

lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.

R O U S S E A U.

Par ma foi ! voilà , pour la détresse où il se trouve , un homme de bien bonne humeur , & qui pour être aussi haineux que vous le faites , n'est guères occupé de ses ennemis ! Pour moi , sans être vain ni vindicatif , je vous déclare que si j'étois à sa place , & que je voulusse encore faire des livres , ce ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas , c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même , pour chanter la palinodie si mal à propos.

L E F R A N Ç O I S.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné , bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public , ont voit

bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages si vertueux, si justes, si supérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames si sensibles, si favorables à un Auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimé, que ce même J. J. si fêté, mais si rogue & si haïssable, étoit la honte & l'opprobre du genre humain ; & maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible ; vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve & imprévue, qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, selon moi, ne dit pas grand'chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage, communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il

s'attribue , comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin , on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter , ou du moins d'embarrasser encore bien des gens , malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris , pour peu qu'on pût appuyer cette idée , qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite , nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent , qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force ; mais qui leur attirent souvent des objections incommodes , qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela , & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit si bien que ces écrits sont de lui , que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher , pour en extraire le poison.

R O U S S E A U .

Le poison !

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand ; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; & même il s'y met tout à découvert dans nombres de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent maintenant de surprise & d'effroi tous ceux qui, mieux instruits, les lisent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des passages horribles ! J'ai lu ces

livres avec grand soin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'est ce que je ne saurois faire ; mais j'en demanderai la liste à nos Messieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle seulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enseigne ouvertement l'assassinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monsieur, il enseigne ouvertement l'assassinat, & cela n'a pas été remarqué de la première lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces sages & graves Réquisitoires sur lesquels on l'a si régulièrement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'est que ces livres étoient

trop pleins de choses à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il est vrai que le bon, le judicieux Joly de Fleury, tout plein de l'horreur que lui inspiroit le *Système criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'affassinat; ou peut-être, comme vous dites, son extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monsieur, que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste, & je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent, si je n'avois vu par hasard une lettre infidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet, & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire, & où il explique le sens de cette note, qui n'avoit pas be-
soin

soin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils & méthodistes qui, sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, & qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure; mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute

la véhémence , sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid , & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur , & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant , lisez-les à leur place avec ce qui précède & ce qui suit , consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent ; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interpréteurs & pour leur juste peine , je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin ; je doute qu'en finissant cette lecture , il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveler son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je fais qu'on blâme en général cette maniere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter

au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes, nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte , car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre ; mais il y est fondu avec tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre ; car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh ! qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entière du livre. Qu'avez-vous à dire cela ?

R O U S S E A U.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame, a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu,

L E F R A N Ç O I S.

Oh, je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

R O U S S E A U.

Ah, je le crois! mais ce n'est pas la faute des livres; car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi, fera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

L E F R A N Ç O I S.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de

ces utiles recherches , sont tous des hommes de la plus sublime vertu & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

R O U S S E A U .

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose ; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais , mais sincère dans l'amour de la vérité , mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause , & de décider sur cet article entr'eux d'un côté , escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres , & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela , lisez vous-même les livres dont il s'agit , & sur les dispositions où vous laissera leur lecture , jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant , & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'est, je crois, le moyen le plus sûr de porter sur ce point un jugement équitable.

L E F R A N Ç O I S .

Quoi ! vous voulez m'imposer le

supplice de lire une immense compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

R O U S S E A U .

Non , Monsieur , je veux que vous lisiez le vrai systême du cœur humain rédigé par un honnête homme , & publié sous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles , uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

L E F R A N Ç O I S .

Sous ce point de vue , on pourroit se résoudre à lire ces livres , si ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous , excepté vous seul , à les trouver nuisibles & dangereux ; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés , non comme vous dites , par un honnête homme dans des intentions louables , mais par un fourbe adroit , plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite , à la faveur duquel ils surprennent , séduisent , & trompent les gens.

R O U S S E A U.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

L E F R A N Ç O I S.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde ?

R O U S S E A U.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celles des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le si-

lence, faute d'oser se faire entendre ; il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui, sur cet article, disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

L E F R A N Ç O I S.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique ; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

R O U S S E A U.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans

vous prévenir ni pour ni contre, livre votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou selon vous, celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, & à démêler à travers son hypocrisie, le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'osez-vous proposer ? Moi que j'aïlle chercher un pareil homme ! que je le voye ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de respirer l'air qu'il respire, moi qui voudrois mettre le diamètre de la terre entre lui & moi, & m'en trouverois trop près encore ! Rousseau vous a-t-il donc paru facile en liai-

sons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci sur mes pas, je ne m'en consolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant sa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuse liste de ses forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez ! Avez-vous oublié l'engagement sacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond silence, & de ne lui jamais laisser connoître que vous ayez même aucun soupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

R O U S S E A U.

Comment ? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'a-

voir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a, quant à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier partout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zèle à étendre & accroître de plus en plus sa difamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrationnable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystère & de commisération qui en augmente l'effet ; & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire igno-

rer toujours ce qu'on fait, & comment on le fait.

R O U S S E A U.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez imposés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent, & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez - vous donc, je vous prie, & comptez sur toute mon attention.

L E F R A N Ç O I S.

O mon bon ami ! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux ; ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs, sans prétendre à la concurrence, ils le re-

chercherent, se l'attachèrent, & l'eurent bientôt subjugué, car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout-d'un-coup l'effor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se doutèrent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sûres pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien

cachez à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit ; mais plutôt, comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystère obscur de son caractère. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs pièges autour de lui, ils passerent aisément de sa confiance à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnèrent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti sitôt que ces livres firent du bruit, savoir, que ce grand précheur de vertu n'étoit qu'un

monstre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans masquoit l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

R O U S S E A U.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

L E F R A N Ç O I S.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient, il vouloient le démasquer ; mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir ? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses cri-

mes ; car pour du repentir , ils favoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils favoient ce qu'ils devoient à la justice , à la vérité , à la fureté publique ; mais ils ne favoient pas moins ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité , ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique fans s'exposer à quelque blâme , & leurs honnêtes ames , pleines encore de commisération pour lui , vouloient sur-tout éviter le scandale , & faire qu'aux yeux de toute la terre , il leur dût son bien-être & sa conservation. Ils concerterent donc soigneusement leurs démarches , & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes , que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée , & qu'il paroissoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes , son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que

par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe ; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes, mises dans le jour le plus odieux, commencerent l'ouvrage ; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise, il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile ; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel, avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public, qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'apperçut point tout cela, & bientôt, avec les renseignemens suffisans pour l'accuser & le convaincre, sans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la prise

nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer, de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais, à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put, sans soupçon d'animosité, se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant, & seulement pour l'acquies de leur conscience; & voilà comment, dirigé par des gens instruits du caractère affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choses, pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs

myfteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiffer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abfolue impunité. Car, une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire perfonne, & ne pouvant plus fe donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par fes amis & par leurs amis, de fuivre fes projets exécrables, & de faire aucun mal dans la fociété. Dans cette fituation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à fa perfonne, & que, pour le laiffer même jouir d'une parfaite fécurité, on ne lui laifferoit jamais connoître qu'on l'eût démafqué. Cet engagement contracté avec toute la force poffible, a été rempli jufqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, fans diftinction de rang, d'âge, de fexe, de caractère, & fans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générofité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriser par pitié pour ce malheu-

reux : car vous devez sentir que là-dessus sa sûreté tient à son ignorance , & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus , il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre , pour en tramer de nouveaux avec la même impunité ; que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple , & que ces crimes sont de ceux qu'il faut , ou punir sévèrement , ou laisser dans l'obscurité.

R O U S S E A U .

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau , qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites , par exemple , qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne , qu'il se donne des complices , qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes , & je craindrois fort , au contraire , qu'affiché de la sorte , il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles , &

pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement : au lieu que les bons, unis ensemble par des affections libres, qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque, dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement, selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de

favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

L E F R A N Ç O I S .

Votre objection pourroit avoir de la force , s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre , l'horreur du genre humain , auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte , & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous , il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres , il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie , les fripons qu'il démasque pour se masquer , ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher , c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

R O U S S É A U .

C'est en effet un méchant d'une es-

pece bien particuliere, que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle; qu'il vécût seul dans la foule; qu'il ne fût rien de ce qui se fait, rien de ce qui

se dit autour de lui, rien sur-tout de ce qui le regarde & l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables à ses regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singulière, la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution; &, ce qui n'est pas moins étonnant encore, est le zèle avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidèle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espèce, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement: mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer, qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine, & qui, dit-on, haïssoit le Visirat, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un

qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent justés, que les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sûreté du coupable, autant qu'à son avilissement; &, sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solennelle, parvint par degrés à lui ôter, avec toute espèce de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complètement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs pièges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge; tous ceux, en un mot, qui ont contribué à le peindre comme on le vouloit, ont été récompensés de manière ou d'autre, & plusieurs ont été

avancés, eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance, chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise, à Turin, en Savoie, en Suisse, à Genève, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui, travaillant avec succès, ont laissé de lui dans ce pays les idées qu'on en vouloit donner, & en ont rapporté les anecdotes qu'on avoit voulu avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes, & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris, à leurs propres frais, & de leur propre mouvement, de grands voyages, pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele...

R O U S S E A U.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire, pour le constater honnête homme. Tant l'averfion pour les méchans a plus de force dans les belles ames, que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admira-

blement exécuté. Il seroit bien curieux, bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci, sans la donner, la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale, par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordi-

naires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir ; mais au fond , qu'importent ces formes , quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves , & n'empêche point sa condamnation. Ainsi , cette formalité , souvent inutile , l'est sur-tout dans le cas présent , où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir , elles ne le sont pas du moins pour faire grace , la seule chose dont il s'agit ici. Si , n'écoutant que la justice , on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit , il ne falloit que le saisir , le punir , & tout étoit fait. On se fût épargné des embarras , des soins , des frais immenses , & ce tissu de pièges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué , leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent , il a bien fallu s'assurer de lui , sans attenter à sa liberté , & le rendre l'horreur de

l'univers , afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre ? Pour le laisser vivre parmi les hommes , il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs favent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables , pour comploter avec eux leurs mauvais desseins ; mais on les empêche de se lier avec celui-ci , en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas , leur dit-on , il vous trahira pour le seul plaisir de nuire ; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades , au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela , il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire , on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr , que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets , pas un mortel n'a en-

core eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, & ce n'est jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre, qu'on parvient à le surprendre.

R O U S S E A U.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent ! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

L E F R A N Ç O I S.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystère dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde, sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystère ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, sans qu'il crût être vu de personne. En un mot, c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire, sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre :

mais les projets fondés sur des principes généraux , échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui , on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul , il étoit sans appui , sans parens , sans assistance , qu'il ne tenoit à aucun parti , & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler ; on n'a fait , pour l'isoler tout-à-fait , que suivre sa pente naturelle , y faire tout concourir , & dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes , qu'il fuit , quel mal lui fait-on ? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente , ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser ? Ne falloit-il pas , en le laissant au milieu des Citoyens , s'attacher à le leur bien faire connoître ? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique , sans crier à chacun de se garder du serpent ? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particulière pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans , & de le voir les pre-

miers à travers ses déguisemens , tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde ? Ce grand desir de le faire abhorrer , pour l'empêcher de nuire , combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes , est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent , des dépenses immenses qu'ils font pour l'entourer de tant de pièges , pour le livrer à tant de mains , pour l'enlacer de tant de façons , qu'au milieu de cette liberté feinte , il ne puisse , ni dire un mot , ni faire un pas , ni mouvoir un doigt , qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond , tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien , pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire , & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances , pour avoir le tems de les bien endoctriner ; on l'a fait décréter à Paris , quel mal lui a-t-on fait ? Il falloit , par la même raison , l'empêcher de s'établir à Geneve ; on l'y a fait décréter aussi ; quel mal lui a-t-on fait ? On l'a fait lapider à Motiers ; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes , ne l'ont point atteint ; quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chasser

à l'entrée de l'hiver, de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*), chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où on le tient embourbé. On l'accable d'in-

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident, seroit, ce me semble; réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de la nation. On l'a trop abusée sur mon compte, pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (†).

(†) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays, pour y finir ses jours.*

Note de l'Editeur.

dignités, il est vrai; mais qu'importe? quelles blessures lui font-elles? N'est-il pas fait pour les souffrir, & quand chaque passant lui cracheroit au visage, quel mal, après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne fait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre, pour le tromper, le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est la coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il seroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroît, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, sans en excepter les Grands &

les Princes , & mon ours n'étoit pas content !

ROUSSEAU.

Il avoit tort , mais il devoit être bien surpris ! Ces Grands-là ne pensoient pas , sans doute , comme ce Seigneur Espagnol , dont vous savez la réponse à Charles-quint , qui lui demandoit un de ses châteaux pour le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent ; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable , fût

(*) On a , dit-on , rendu inhabitable le Château de Trye , depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi , elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré , ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres , par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Eh , vous ne voulez pas m'entendre ! le Connétable favoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

R O U S S E A U.

Jean-Jacques ne fait donc pas qu'il est un scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Le fin du projet est d'en user extérieurement avec lui comme s'il n'en favoit rien , ou comme si on l'ignoroit soi-même. De cette sorte , on évite avec lui le danger des explications , & feignant de le prendre pour un honnête homme , on l'observe si bien sous un air d'empressement pour son mérite , que rien de ce qui se rapporte à lui , ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part , ce qu'on fait toujours d'avance , les murs , les planchers , les ferrures , tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose , & l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement ; c'est-à-dire , de mouches veni-

meufes, de fourbes adroits & de filles accortes, a qui l'on a bien fait leur leçon. C'est une chose assez plaifante, de voir les barbotteufes de nos Meffieurs, prendre des airs de Vierge, pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne font pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiftoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Meffieurs.

R O U S S E A U.

N'en fut-il point un pour vos Dames ? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de fes forfaits, c'en feroit sûrement le plus irrémiffible.

L E F R A N Ç O I S.

Ah, Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en ufe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas befoin de vous dire que toutes les lettres font ouvertes, qu'on

retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour fonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténèbres que de fausses routes, qui l'égarerent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire, & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le

(*) On a mis pour cela dans la rue un Marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un fœcret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi, soient forcés de s'adresser aux voisins, qui ont leurs instructions & leurs ordres.

leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barrière ; & s'il ose parler lui-même, & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours, ou par un mensonge, ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant, qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent, qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré, signalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux favoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanach, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris ; le seul desir manifesté de trouver une chose, telle qu'elle

soit, est pour lui l'infailible moyen de la faire disparoître. A son arrivée à Paris, il cherchoit douze chanfonnettes italiennes, qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, fans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu, à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immense, toujours sous les yeux de la populace, qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-Nations ? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il se faire décroter ? Les décroteurs, sur-tout ceux du Temple & du Palais-Royal, lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries, au Luxembourg ? ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connoître, abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet, de l'usage annuel de brûler en cérémonie un Suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroïssoit si barbare & si ridicule en ce siècle philosophe, que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précieusement pour J. J. A cet effet ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, & en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés, pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de charitables interprètes font faire l'application qu'on desire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin, l'un de

(*) Il y auroit, à me brûler en personne; deux grands inconvéniens, qui peuvent forcer ces Messieurs à se priver de ce plaisir. Le premier est qu'étant une fois mort & brûlé, je

nos Messieurs m'a même assuré avoir eu le sensible plaisir de voir des mendians lui rejeter au nez son aumône, & vous comprenez bien.....

R O U S S E A U.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah, quelle douceur d'ame ! quelle charité ! le zele de vos Messieurs n'oublie rien.

L E F R A N Ç O I S.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux, pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse,

ne ferois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaisir plus grand de me tourmenter vif. Le second, bien plus grave, est qu'avant de me brûler, il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme ; & je doute que, malgré vingt-quatre ans de précautions & de trames, ils osent encore en courir le risque.

implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore, & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infallible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais, soit qu'il pénètre enfin ce manège, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose, en le faisant passer pour un homme insensible & dur. Car, encore une fois, rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins, que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose, c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, & que dès qu'il s'intéresse en fa-

veur de quelqu'un , ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

R O U S S E A U.

En effet , tous ces moyens que vous m'avez détaillés , me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée , le jouet du genre humain , & de le rendre le plus abhorré des mortels.

L E F R A N Ç O I S.

Eh ! sans doute. Voilà le grand , le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et , grace à leur plein succès , je puis vous assurer que depuis que le monde existe , jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

R O U S S E A U.

Mais , ne disiez-vous pas au contraire , que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

L E F R A N Ç O I S.

Oui , vraiment , & c'est-là sur-tout ce qu'il y a de grand , de généreux , d'admirable dans le plan de nos Messieurs , qu'en l'empêchant de suivre ses volontés , & d'accomplir ses mauvais

desseins , on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie , de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, & on le sert de son goût, en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple, M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner, de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile; que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation, d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les Libraires, & sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille, sous d'autres prétextes, mais en effet, pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (*).

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les Magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contr'eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant, soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause, & de remettre à de meilleurs

On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particulièrement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lifible, en sorte qu'il ne pût trouver sous ce nom que de l'eau légèrement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires, qu'il appelle ses Confessions, & que nous appellons ses menfonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes

tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en font venus jusques-là ?

ne peut sortir de ses mains , sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours , rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser ; ce qui n'est pas difficile , ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut , ou du moins comme on le veut , pour en tirer avantage , tantôt en lui débitant de fausses nouvelles , tantôt en l'animant par d'adroites contradictions , & tantôt au contraire , en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscrettes vivacités qui lui échappent , & qu'on amplifie & commente de sang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumière , ni par rapport à lui , ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs , & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort , de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils font , s'ils sont à Paris ou absens , ni même

même s'ils font morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui seroient de sa part de nouveaux crimes, s'il s'avisoit de les répéter. En province, on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette; à Paris, où y il auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voie aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, & sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose, personne n'en fait rien; s'il s'informe de quelqu'un, personne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empressement le temps qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, les bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion & le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette manière, mettant adroitement le menu,

peuple dans leur confiance , ils lui font l'aumône publiquement , malgré lui , de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober ; & cette charité , qu'on s'attache à rendre bruyante , a peut-être contribué plus que toute autre chose , à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

R O U S S E A U.

Comment , les amis ?

L E F R A N Ç O I S.

Où , c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs , pour exprimer toute leur bienveillance envers lui , toute leur sollicitude pour son bonheur , & , ce qui est très-bien trouvé , pour le faire accuser d'ingratitude , en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

R O U S S E A U.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela , je vous prie.

L E F R A N Ç O I S.

Il importoit , comme je vous l'ai dit , pour qu'on pût le laisser libre sans dan-

ger, que sa diffamation fût universelle (*). Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie; ce qui n'étoit pas difficile, & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages, aussi bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insu pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique, & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul, parmi ces forcenés, sans néanmoins perdre ni courage ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude, & des mains pures de tout mal.

de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumières qu'on a sur son compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes gens. Or, pour l'intéresser, cette populace, à ce mystère, sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de cet homme, qui est de faire le fier, & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

R O U S S E A U.

Mais je crois que vous & moi serions assez capables d'une pareille arrogance: qu'en pensez-vous?

L E F R A N Ç O I S.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela, qui fait le gueux, quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejeter les menues charités de nos Messieurs?

R O U S S E A U.

Du même droit, peut-être, que les mendiants rejettent les fiennes. Quoi qu'il en soit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône ? Car voilà tout ce qui distingue le gueux du pauvre, qui n'est pas plus riche que lui, mais qui se contente de ce qu'il a, & ne demande rien à personne.

L E F R A N Ç O I S.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord ; mais il cède à la fin tout doucement, quand on s'obstine.

R O U S S E A U.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône, comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche ?

L E F R A N Ç O I S.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme : mais c'est le sort que

mérite un pareil scélérat , d'être avili par tous les moyens possibles , & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude , par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

R O U S S E A U.

Trouvez-vous que l'intention de Pavilir mérite une grande reconnoissance ?

LE FRANÇOIS.

Non , mais c'est l'aumône qui la mérite. Car , comme disent très-bien nos Messieurs , l'argent rachete tout , & rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne , même par force il reste toujours bienfaiteur , & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme , on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans , qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple , qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confiance , afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misère.

& le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par conséquent plus chères. (*)

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche : mais pour le même ar-

(*) *Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroissent en M. Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât, faute d'une nourriture saine. Elle se décida alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieusement son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa petite provision de bouche. Voici le fait ; & c'est ainsi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de ses malheurs. Ses adversaires s'y sont pris bien adroitement, en poussant à bout sa sensibilité ; c'étoit seulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

gent il est mieux servi, sa bassesse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette manière à l'y rendre abject & méprisable, en paroissant ne songer qu'à son bien être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce petit manége, & tant mieux ; car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, & s'il change de marchands, on répète aussitôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

R O U S S E A U.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

L E F R A N Ç O I S.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par les motifs de bonté qui les dicte, sans pour-

tant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur système, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

R O U S S É A U.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte ; car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin, rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat ?

L E F R A N Ç O I S.

Oh, le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misère & le traiter comme un

mendiant. Il ne le voit que par le côté qui , pour l'instant le montre plus odieux ou plus misérable , quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

R O U S S E A U.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité , il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand , pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complète , on lui passe journellement tous ses crimes , qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déjà faite & que je répète parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté , je vois que , malgré toutes les mesures qu'on a prises , il va toujours son train comme auparavant , sans s'embarasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions , que

pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, & qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raisons pour cela :

R O U S S E A U.

Je n'en doute point ; mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont sans doute aussi leurs raisons ; cela suffit-il pour les justifier ? Singulière bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuse d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le scélérat aux dépens des innocens dont il fait sa proie. Laisser commettre

les crimes qu'on peut empêcher, n'est pas seulement en être témoin, c'est en être complice. D'ailleurs, si on lui laisse toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que sert donc de l'espionner de si près avec tant de vigilance & d'activité ? Que sert d'avoir découvert ses œuvres pour les lui laisser continuer, comme si on n'en favoit rien ? Que sert de gêner si fort la volonté dans les choses indifférentes pour la laisser en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

L E F R A N Ç O I S .

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entière satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrationnable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule

de cette charge qui , dans le fond , importe assez peu ; car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent , tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté , & l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du système que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué , bien connu de tout le monde , & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication , de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute lumière certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse , & qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre ? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas , & ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sûreté publique est , premièrement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on

ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats, ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

R O U S S E A U.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on fait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, surtout, quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premières victimes ?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familièrement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant ; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrirent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui pèse, il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais concevez que vous me peignez-là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien éton-

nant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veulent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devoit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs, & faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots. Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espèrent, au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se faufiler avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage ? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil, qui, pour aller à

ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mène à quelque nouvelle découverte sur son caractère affreux. Un tel caractère tient du prodige, & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscretion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts

les noms injurieux qu'il mérite , sans qu'il ose ou puisse répondre , de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire ; c'est un plaisir qu'on peut favoriser sans risque ; car s'il se fâche , il s'accuse lui-même ; & s'il ne se fâche pas , en lui disant ainsi ses vérités indirectement , on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui , en feignant de le prendre pour un honnête homme.

R O U S S E A U.

Je ne fais si ces plaisirs-là sont fort doux , pour moi je ne les trouve pas fort nobles , & je vous crois assez du même avis , puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais , Monsieur , à ce compte , cet homme chargé de tant de crimes , n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

L E F R A N Ç O I S.

Eh non vraiment, C'est encore un acte de l'extrême bonté dont on use à son égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves , n'est-il pas complètement jugé sans qu'il soit besoin de l'entendre ? Où

regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'est-elle pas superflue ? Elle ne seroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de se défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

R O U S S E A U.

Ah, graces au Ciel, je respire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouissement subit, après l'air morne & pensif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & si différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Messieurs, quand ils parlent de J. J. & de ses crimes ?

R O U S S E A U.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre ; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hom-

mes font cas , ni ceux dont j'aurois fait cas moi même ; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils font si avides , & qui même , eût-elle été plus pure , n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre , je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité ; mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités , & ceux qui m'y ont plongé , se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre , & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie , bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime , ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture , ni vérité , ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames , parce qu'ils l'étoient dans la mienne , & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge , je me suis retiré au - dedans de moi ; & vivant entre moi & la nature , je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois

pas seul , que je ne conversois pas avec un être insensible & mort , que mes maux étoient comptés , que ma patience étoit mesurée , & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle , elle n'est pas faite pour moi ; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur , plus consolante dans l'adversité , plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels , j'y sentoient tant de rapport avec mes propres dispositions que , seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus , il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je retrouvois en moi , & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul par-

mi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité, me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi ; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste ; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai les principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons, que je cessai de craindre comme on me le crioit sans cesse qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres, je démétois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux

hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué ; lui seul en un mot, me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public, sans vue secrète & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui, méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fausse apparence sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les

douceurs d'une amitié sincère, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma misère ; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux,
sans

fans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premières déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidelement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un système, la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorsque vous les combliez d'éloges, je sentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment

la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah ! convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses font un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresfer à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si

lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux-supportables.

Un trait de lumière est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces, n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves; & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problème insoluble, un mystère effrayant, impénétrable, que la seule conviction

du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment , Monsieur , vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction , & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé , les preuves qui le condamnent , quelque fortes qu'elles soient , quelque convaincantes qu'elles paroissent , manquent du sceau qui peut les montrer telles , même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé , comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort , car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre , on peut avoir raison ; mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner , & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent , bien que la chose soit possible & facile , quand on prend des mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler , quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation , l'accusateur ,

les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base & sceau de toute justice, sans laquelle la société humaine crouleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin, sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception dans les tribunaux, quoique souvent superflues, font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs, l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident ; & , dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit seroit-il moins avéré, le prévenu

seroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre ; & quand , sur la seule notoriété du fait , on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage , en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires sont-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes , & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain , mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

R O U S S E A U .

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? Si je le croyois , je fuirois au lieu de répondre. Mais non , je vous connois trop bien. Discutons de sang froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle est cette grace , il faudroit voir d'abord si c'en est ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire

grace suppose celui de punir , & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premièrement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense , au contraire , qu'en fait de délit , l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable , & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions , il faut que ces passions s'entrechoquent , se combattent , & que celle qui accuse trouve un contrepoids égal dans celle qui défend , afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre , il est probable , il est presque sûr qu'il est mu par quelque passion secrète qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine , & fût-ce même un motif de pure vertu , toujours est-il certain que du moment qu'il accuse , il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable , ne fût-ce qu'afin de ne

pas passer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures , qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines , & de concerter les moyens & les preuves , le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise , est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé , qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible , & qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins , en quelque nombre qu'ils puissent être , n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés , doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumière de la vérité ; c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force & que le contrepoids de l'autre manque , comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge , que je veux supposer tranquille , impartial , uniquement animé de l'amour de la justice , qui communément n'inspire pas de grands

efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expose ? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là ? Il faut, pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire, qu'il se sente l'infailibilité d'un Dieu.

Que seroit-ce si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement integre & sans passion, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, & ne cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe ; mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux

qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard ; & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célèbres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'il voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allegue, & fût-

Il vraiment juste & vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute, est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zèle & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumières nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au

R 6

fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclairciffemens, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y crois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis, comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel, & sans vouloir vous écouter ?

Monfieur, c'est ici, depuis que le monde existe, la première fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la première & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puisse dire, il

est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé ; il n'y a que celui des accusateurs , & même un intérêt très-présent , qui puisse les y déterminer , & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre , malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction , s'ils redoutoient d'être injustes. Non , il n'y a point , je ne dis pas de juge éclairé , mais d'homme de bon sens qui , sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation , les témoins , les preuves , ne sente que tout cela ne peut , dans aucun cas possible , s'expliquer raisonnablement , que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit , quand le crime est évident , à rouer l'accusé sans l'entendre ? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme , quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires , après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés , bien entendus , bien con-

frontés , bien jugés selon toutes les formes , & sur une évidence préten- due , mis à mort avec la plus grande confiance , pour des crimes qu'ils n'a- voient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit , quand le crime est évident , à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradic- toire dans les termes , parce que l'évi- dence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé , & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse , illusoire , & causer le sup- plice d'un innocent. En faut il confir- mer les raisons par des exemples ? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent , tiré de la ga- zette de Leyde , & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribu- nal d'Angleterre d'un délit notoire , attesté par un témoignage public & unanime , se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime , il étoit en personne occupé à se défendre de- vant un autre tri bunal & dans une au- tre ville d'une a ccusation toute sem-

blable. Ce fait non moins parfaitement attesté, mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes, dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme, sans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent, tiré de la gazette de France, du 31 Octobre 1774. « Un malheureux, disent les lettres de Londres, alloit subir le dernier supplice, & il étoit déjà sur l'échafaud, quand un spectateur, perçant la foule, cria de suspendre l'exécution, & se déclara l'auteur du crime pour lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant que sa conscience troublée (cet hom-

» me apparemment n'étoit pas philoso-
 » phe) ne lui permettoit pas en ce mo-
 » ment de sauver sa vie aux dépens de
 » l'innocent ». Après une nouvelle in-
 » struction de l'affaire, le condamné, conti-
 » nue l'article, « a été renvoyé absous, &
 » le Roi a cru devoir faire grace au cou-
 » pable, en faveur de sa générosité ». Vous n'avez pas besoin, je crois, de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la première, en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime, onze Pairs ayant condamné l'accusé, le douzième aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collègues, que de joindre sa voix aux leurs; & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroïssoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement; au lieu qu'en France, où tout se passe dans le plus effrayant mystère, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans,

& les procédures, toujours ignorées du public, ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espèce, qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins, avant le jour, la Messe de la Pie que j'entends sonner à Saint-Eustache, me semble un avertissement bien solennel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumières, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques, chacun dans son espèce, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin, si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur ?

Où est celui qui fait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abusés par de fausses apparences, peuvent prendre l'imposture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme, passe en avant & le condamne, sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des pièges du mensonge, & des illusions de l'erreur? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu, si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture, & de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues, pour la sûreté de l'innocence? Eh qui ne fait, au contraire, que loin de s'y fonder de savoir si un accusé est innocent, & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour

sa défense tous les moyens qui ne lui font pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier, il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expié, quoiqu'innocent, cet oubli par son supplice? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter; qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens, que de laisser échapper un coupable; & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr, en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la justification d'un accusé, comme d'une perte réelle; avides de sang à répandre, ils voient à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des

monceaux de procédures, viennent jamais au grand jour, ou n'y viennent que par hasard, long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le jugement, par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache, à force de tourmens, l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles, étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse ; & si, quand vous la faisiez, elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique, avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se

défendre , que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable , de celui d'un homme accusé tout-d'un coup d'être un monstre abominable , après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel , est-il raisonnable , est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre , celui qu'il faudroit entendre par préférence , quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance , pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 , quelqu'un eût prédit cette légère & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé , personne ne l'eût pu croire ; & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion , il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit

insensiblement jusques-là , sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre; qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité , il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent , que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais , vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve , & qu'il suffit , pour en établir la vérité , de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture , si , pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insu , en se cachant de lui , il suffit de multiplier , de charger les accusations , de les rendre noires

jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent; mais ce que je fais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, & n'en sauroit dispenser. La même raison qui, selon vous, rend sa conviction superflue, en est une de plus, selon moi, pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves; mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raison: mais prenez mieux ma pensée: & celle de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention

qu'à son caractère affreux découvert enfin , quoique tard , & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu , suivi , examiné avec le plus de soin , s'accordent sur cet article , & le reconnoissent unanimement pour être , comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume , la honte de l'espèce humaine , & un monstre de méchanceté. L'exacte & régulière discussion des faits devient superflue , quand il n'en résulte que ce qu'on fait déjà sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime , il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre , mais on l'abhorre , comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre , quand leur clémence les porte à l'épargner.

R O U S S E A U.

Après nos précédens entretiens , je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractère indépendamment des faits , il faudroit que je comprisse comment , indépendamment de ces mêmes faits , on

à si subitement & si sûrement reconnu ce caractère. Quand je pense que ce monstre a resté quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne eût jamais eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une l'ait pu devenir sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes avant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des faits, pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat: car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle,

que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh ! c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis , & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui , qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappelez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens , si contradictoires, dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences, & n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin, & à le mieux examiner, on a bientôt découvert la forfanterie; tout son faste moral a disparu, son affreux caractère a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la dernière clarté

que, différent de ce qu'il parut alors, parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

R O U S S E A U.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire, de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance l'opinion décidée, soit en bien, soit en mal. On applique à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement, rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contraire. Tous ses mouvemens, ses regards, ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font, & qu'on dit ou fait soi-même indifféremment, prennent un sens mystérieux, dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit, & non pas ce

qu'on voit. On explique tout, selon le préjugé qu'on a, & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été, qu'en se persuadant que c'est faute d'attention, non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai, que si deux hommes ont d'un troisième des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc, & l'autre noir; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices, dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations subtiles, prouvera que c'est lui qui a bien vu. Le même objet, regardé en différens tems, avec des yeux différemment affectés, nous fait des impressions très-différentes; & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore, en concluant qu'on se trompoit autrefois, tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai, quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce, si le prestige des passions s'y joignoit encore? Si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-

devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner? On fait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de son aversion, qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on haït, & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore, que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt, on le jugeoit sans partialité; & qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité?

Sil est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité, & beaucoup moins l'évidence, résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J.; si l'on a

évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fièrement prononcée, est non seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement, comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est trompeuse & fautive; & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter la personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable; qu'un innocent ne méritant aucun châtement, n'a pas besoin de grace, & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner la personne, qu'afin

d'outrager impunément son honneur.

Venons, pour le sentir, à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre, & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance, qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, & qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvoit que nous eussions à subir vous & moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace? voudrions-nous de la vie, à condition de la passer ainsi? Non, sans doute; il n'y a point de tourment, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable & douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh! quelle

ilée ont donc vos Messieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice ? Non, non, quoi- qu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi ; puisqu'au milieu de tout son opprobre, il ne laisse pas de vivre, & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'on a dans le cœur. Les âmes viles, insensibles à la honte, y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en rend digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages, dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au

contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable, dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir, & garder quarante ans le silence, pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume; un homme qui met à si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs traits d'ignominie, & se repose mollement dans la fange, comme dans son élément naturel ! De grace mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute insen-

sibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent, & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur, inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas, les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans second, ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il est vil & qu'il les mérite, mais au contraire, parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes, ils haïssent ceux qui ne le font pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle, ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter, & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place, ils ne les trouveroient pas en eux.

Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux systême auquel vous donnez ces noms , je ne vois qu'un raffinement de cruauté , pour accabler un infortuné de miseres pires que la mort , pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité , & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame , parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignent sans risque , en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une , même pour un coupable , à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui , malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces , est venu fièrement à Paris , provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété , connoissant parfaitement son innocence ; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsèdent &

tiennent sa destinée en leurs mains ; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais ; & quand il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix ; car une grace, ainsi que tout autre don, n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit ; & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or, tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abuser du nom de grace, que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtement. Je suppose ici l'accusé coupable ; que seroit cette grace, si je le supposois innocent, comme je le puis & le dois, tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il est coupable ; on en est certain, puisqu'il est méchant. Voyez comme vous me balotez ! vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes.

C'est par les faits qu'on a découvert son caractère, & vous m'alléguez son caractère pour éluder la régulière discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire: on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable; ses œuvres parlent pour lui! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sûreté des innocens, que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes, & plus encore, pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appelez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement, pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plu de nous le forger, est

un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination, tel qu'en peut enfanter le délire de la fièvre, confusément formé de parties hétérogènes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout; & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre, sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable, pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature, pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? C'est pourtant le vôtre, ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance, qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aurois mieux encore être ouvertement juste & sévère, que trompeur & fourbe par charité; & je vous répéterai tou-

jours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui, faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée, sont telles que non-seulement, graces au Ciel, je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi mal-faisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, &, de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau ? Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin ! J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les démons, mais parmi les hommes, un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel, bien plutôt

qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

L E F R A N Ç O I S.

Ce seroit, quoi que vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir, plutôt qu'un penchant à suivre.

R O U S S E A U.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

L E F R A N Ç O I S.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractère affreux, se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son respect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélérat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui

donnant la réputation d'un coquin, on lui conservât la liberté d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires, sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même, je me serois conduit & vous aussi, j'en suis très sûr, & tout autre homme, d'une façon très-différente. D'abord, à quel prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat, sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de prévenir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires, pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause, un dénonciateur qui se cache, joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte

injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer un malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la première de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut, ou se montrer & confondre l'accusé, ou, si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même, dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe, elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

*C'est en le trahissant qu'il faut punir
un traître.*

Voilà une de ses maximes; qu'y répondez-vous?

R O U S S E A U.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le seroit fort, que d'honnêtes gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

L E F R A N Ç O I S.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort fait-on en suivant avec lui ses propres maximes , pour l'empêcher d'en abuser ?

R O U S S E A U.

Suivre avec lui ses propres maximes ! Y pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut, si l'on doit suivre avec les gens leurs propres maximes , il faudra donc mentir aux menteurs , voler aux fripons , empoisonner les empoisonneurs , assassiner les assassins , être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont , & si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les les honnêtes gens , ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siècle où nous sommes.

Il est digne du scélérat que vous m'avez peint, de donner des leçons de fourberie & de trahison; mais je suis fâché pour vos Messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données, & qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte, si contraire à tous les autres ?

L E F R A N Ç O I S.

Dans un vers de Comédie ?

R O U S S E A U.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette Comédie ?

L E F R A N Ç O I S.

Jamais.

R O U S S E A U.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer ?

L E F R A N Ç O I S.

Nulle part.

R O U S S E A U.

Ma foi, je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'est une espece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & presque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Messieurs lui ont volé, comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon, pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais, comment ce vers est-il employé dans cette piece? Est ce lui-même qui le prononce?

LE FRANÇOIS.

Non; c'est une jeune fille qui, se croyant trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit, pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée; ce

mot en l'air dont elle appuie dans sa colere un acte qui, de sa part, n'est pas même une trahison ; ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé ? Voudriez vous que je répondisse à cela sérieusement ? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même ? Non, votre air seul, en le prononçant, me dispensoit d'y répondre. Eh ! qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon le tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais, sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître, sans néanmoins être un imposteur ; & aux juges, d'être menteurs & dissimulés, sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit

aussi juste & permise qu'elle est infidieuse & perfide, quele en seroit l'utilité dans cette occasion, pour la fin que vous alléguiez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes, qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejeter avec tant d'effroi la manière la plus sûre, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les sûretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes, & celui de leur impunité. Vos Messieurs alléguent néanmoins pour raison de leurs procédés scandaleux, le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite, en cachant le crime au coupable, qui ne peut l'igno-

ser , & en le divulgant parmi le reste des hommes , qui n'en savoient rien. L'air de mystere & de réserve qu'on met à cette publication , ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidele aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde , & le cachant très-soigneusement au seul qui , s'il est coupable , le fait nécessairement avant tout autre , on veuille éviter par-là le scandale , & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi , avec une si tendre bienveillance pour le coupable , j'aurois choisi de le confondre , sans le diffamer , plutôt que de le diffamer sans le confondre ; & il faut certainement , pour avoir pris le parti contraire , avoir eu d'autres raisons , que vous ne m'avez pas dites , & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains , au lieu des triples murs de ténèbres qu'on élève avec tant d'efforts autour de lui , au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin

témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter , au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes , en se contentant de les voir & de les compter , sans en empêcher aucun ; supposons , dis-je , qu'au lieu de tout ce tortillage , on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul , qu'en lui présentant en face son accusateur , armé de toutes ses preuves , on lui eût dit : « Misérable , qui fais l'honnête homme , & qui n'es qu'un scélérat , te voilà démasqué , te voilà connu ; voilà tes faits , en voilà les preuves , qu'as-tu à répondre » ? Il eût nié , direz-vous , & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté , en montrant son dénonciateur : « Remercie cet homme généreux , que sa conscience a forcé de t'accuser , & que sa bonté porte à te protéger. Par son intercession , l'on veut bien te laisser vivre & te laisser libre ; tu ne seras même démasqué aux yeux du public , qu'autant que ta conduite rendra ce soin nécessaire pour prévenir la continuation de tes forfaits. Songe

» que des yeux perçans font fans cesse
» ouverts sur toi , que le glaive punif-
» seur pend sur ta tête , & qu'à ton
» premier crime tu ne lui peux échap-
» per. » Y avoit-il , à votre avis ;
une conduite plus simple , plus sûre ,
plus droite pour allier à son égard la
justice , la prudence & la charité ? Pour
moi , je trouve qu'en s'y prenant
ainsi , l'on se fût assuré de lui par la
crainte , beaucoup mieux qu'on n'a fait
par tout cet immense appareil de ma-
chines , qui ne l'empêchent pas d'aller
toujours son train. On n'eût point eu
besoin de le traîner si barbarement , ou ;
selon vous , si bénévolement dans le bour-
bier ; on n'eût point habillé la justice
& la vertu des honteuses livrées de la
perfidie & du mensonge ; les délateurs
& les juges n'eussent point été réduits
à se tenir sans cesse enfoncés devant lui
dans leurs tanières , comme fuyant en
coupables les regards de leur victime ,
& redoutant la lumière du jour : enfin
l'on eût prévenu , avec le double scan-
dale des crimes & de leur impunité ,
celui d'une maxime aussi funeste qu'in-
sensible , que vos Messieurs semblent
vouloir établir par son exemple , savoir

que, pourvu qu'on ait de l'esprit, & qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison, ni humanité, ni sûreté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné, & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu, toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la

fociété, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de myfteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, menfonges, trahifons, insultes; le livrer, en un mot, sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du

sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il désirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête, & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misère, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs, ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile, qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desi-

rée ? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche , ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres , & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde , les fausses idées qu'on vouloit donner de lui ? N'est-ce point enfin , que dans le projet si chéri , si suivi , si bien concerté de l'envoyer en Angleterre , il entroit des vues dont son séjour dans ce pays - là , & les effets qu'il y a produits , semblent développer assez l'objet ? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs , qu'on me les dise , & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur , tout ce que vous m'avez appris , tout ce que vous m'avez prouvé , est à mes yeux plein de choses inconcevables , contradictoires , absurdes , qui , pour être admises , demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisoient pour les plus complètes démonstrations , & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire , & qui met

le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre, qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé, bien voulu de tout le monde,

l'Auteur des seuls écrits dans ce siècle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés, & dont on sent en les lisant, que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur, sont les jeux d'un scélérat qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers, si touchans, si modestes ont été composés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur passoit sa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil irascible & diabolique en l'abjection d'un cœur insensible & vil qui se rassasie sans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs, qui disposent à leur gré de sa réputation, de sa personne, & de toute sa destinée, comme des modeles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en mê-

me tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre, & de misere en misere, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie, tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet & le rebut du genre humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit, l'environner de souterrains & de pieges tellement tendus, que chacun de ses pas fût nécessairement une chute, enfin le circonvenir avec tant d'adresse, qu'en butte aux insultes de tout le monde, il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, saisir aucun agresseur, & qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures, il sentît dans ceux qui l'entou-

rent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le systême qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée , sur des vertus qui me font horreur , sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché , qui s'arment de fers jusqu'aux dents , qui surprennent ensuite leur ennemi , le saisissent par derriere , le mettent nud , lui lient le corps , les bras , les mains , les pieds , la tête , de façon qu'il ne puisse remuer , lui mettent un bâillon dans la bouche , lui crevent les yeux , l'étendent à terre , & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement , de peur que mourant de ses blessures il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappelez , Monsieur , votre équité , votre droiture , & sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé , j'en conviens , autant que cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie , que l'hom-

mé ainsi terrassé, est un monstre abominable ; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force ; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence, puisqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission, quelque puissant motif qu'on nous cache & qu'il importerait de savoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministère public ; mais pour que des particuliers, & qui pis est, des amis aient pris tant de

peine, aient fait tant de dépenses, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher, me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves, il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde, à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont

léduits. Aveuglés par leur passion, ils ont entassé faits sur faits, crimes sur crimes, sans précaution, sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également, les forçant de tout admettre sous peine de tout rejeter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fièvre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainsi les ténèbres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence, (*) qu'on présume le dol dans celui qui

(*) *Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula.*
Menoch. in Præsump.

suit, au lieu de la droite route, des voies obliques & clandestines. C'en est une autre (*) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves, est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au système de vos Messieurs, qu'on les croiroit faites exprès pour lui, si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui, prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes les preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin, le grand vice de tout ce système est que, fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre

(*) *Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. Ibid.*

J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui, sans obstacle de la part de personne, dressent à loisir leurs machines autour de lui ; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves, tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Géomètres ; marchant de démonstration en démonstration, parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent sur leurs pas ; & , sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, il ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'il ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes; car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception, a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible; tout se prête avec zèle à son exécution; personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscretion qui put le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumière à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi; tout s'empresse à renforcer les ténèbres dont ont l'environne, & l'on ne fait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou

de le persiffler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez vous cette conséquence ?

R O U S S E A U.

A Dieu ne plaise ! si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincère équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions, & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit long tems avant que vous me la fîssiez ; elle me paroît plus facile à retorquer qu'à résoudre, & vous doit embarrasser du moins autant que moi ; car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc telle-

ment éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'est pourtant ce qu'il faudroit admettre si ce système de secret & de ténèbres qu'on suit si fidèlement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaisance & de charité. Laissons à part vos Messieurs qui font des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on fait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolument : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à*

dire ? A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien ; & de peur de lui faire la moindre peine , ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis , sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude , convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher , selon moi , dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes

propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire un question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité, vous forçât de lui rendre votre estime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez porté contre lui: rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, foyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant & lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes ; je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeler en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., & c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejetée ? Vous

voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous, le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré?

R O U S S E A U.

M'en rapprocher ? Non , jamais du scélérat que vous m'avez peint , mais bien de l'homme défiguré que j' imagine à sa place. Que j'aïlle chercher un scélérat détestable pour le hanter , l'épier & le tromper , c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné , victime du plus noir complot , j'aïlle examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense , c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste ; & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même , que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

L E F R A N Ç O I S.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de

tant de preuves, comment vous y prendrez - vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule, & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

R O U S S E A U.

Est-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette manière, il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant ; car la défiance suppose du doute, & il n'en sauroit avoir à leur égard ; & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il est regardé dans le monde, & qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement

qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi , ni même de l'étudier & de le connoître , mais seulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper , je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne ; s'il en étoit alarmé , ma recherche seroit finie , & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous fera moins aisé , peut-être ; que vous ne pensez , de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur-ouvert , & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée , il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractère atroce. C'est un secret inviolable qui , près de lui , doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve , il l'imitera , & par cela seul , & se tenant en garde contre vous , il ne se laisse-

ra

ra voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il est en effet,

R O U S S E A U.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, & qui sans lui inspirer plus de confiance, l'ont vu tous, & si clairement, à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint? S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du desir de l'apprécier, ferai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

L E F R A N Ç O I S .

Bon ! n'avez-vous pas aussi vos idées ? Vous le desirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire ; vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

R O U S S E A U .

Le cas est fort différent. Oui, je le desire innocent, & de tout mon cœur : sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche ; mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux toute entière, & ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la sûreté de leurs personnes, soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scé

lérat, pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir ; imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé ? Tout ce que vous verrez ou croirez voir, pourra-t-il jamais les détruire ? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bons sens, & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il ? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens ? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous ?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle, qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer ? Par quelque mo-

tif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle ; elle est du moins grande , puissante , nombreuse ; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas , & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre , il n'a ni secours , ni amis , ni appui , ni conseil , ni lumieres ; tout n'est autour de lui que pieges , mensonges , trahisons , ténèbres. Il est absolument seul , & n'a que lui seul pour ressource ; il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui , les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit , quand même l'accusé pourroit parler & se défendre , des sûretés extraordinaires , pour croire qu'en lui rendant cette liberté , on lui donne en même tems les connoissances , les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier , s'il est innocent. Car enfin , si , quoique faussement ac-

cusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les pièges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui seindront pour lui du zèle, sont choisis pour le trahir; si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pièces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire *oui*; sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes des délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes, pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même; & par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci, mais les

accusateurs , en les lui ôtant , peuvent les tourner tous contre lui-même ; il est pleinement à leur discrétion ; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît , sans avoir aucune contradiction à craindre , ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins , certains de n'être ni confrontés , ni confondus , ni punis , ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs , en le chargeant , de la protection des Grands , de l'appui des Médecins , de l'approbation des Gens de Lettres , & de la faveur publique ; ils sont sûrs , en le défendant , d'être perdus. Voilà , Monsieur , pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue , c'est-à-dire , depuis qu'elle s'est formée , n'ont aucune autorité pour moi ; & s'il en est d'antérieurs , de quoi je doute , je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate , & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple , pour juger de sa conduite à Venise , je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit , & si vous voulez , ce qu'on en prouve aujour-

d'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la Cour, chez les Ministres du Roi, & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le Ministre Duc de C***, avant l'ambassade de l'Abbé de B***, à Venise, & avant le voyage du Consul le B***, à Paris. Plus ce qu'on a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même, pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A***, ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs, que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux, par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages, les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger, depuis la formation du com-

plot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra, auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution, en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public, si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées, dont il seroit

hors d'état de pénétrer le secret ? Qui est ce qui a déterminé jusqu'ou des conjurés puissans , nombreux & bien unis , comme ils le sont toujours pour le crime , peuvent fasciner les yeux , quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence , & dirigés par quelque adroit intrigant , se conduiront sur le même plan , tiendront le même langage , présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix , les yeux , les mains , & qu'on livre , pieds & poings liés , à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs , au lieu d'être tels , soient ses amis , comme ils le crient à tout le monde ; qu'étouffant leur protégé dans la fange , ils n'agissent ainsi que par bonté , par générosité , par compassion pour lui , soit ; je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus : mais il résulte toujours de vos propres récits , qu'il y a une ligue , & de mon raisonnement , que fitôt qu'une ligue existe , on ne doit pas , pour juger des preuves qu'elle apporte , s'en tenir aux règles ordinaires , mais

en établir de plus rigoureuses ; pour s'affurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter , & par-là d'en imposer , comme elle peut certainement le faire. Ici je vois , au contraire , que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils font bien aises de croire ; que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment , loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé , on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation , de l'accusateur , des preuves , & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'inquisition : car si l'on y force le prévenu des'accuser lui-même , du moins on ne refuse pas de l'entendre , on ne l'empêche pas de parler , on ne lui cache pas qu'il est accusé , & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende , s'il peut ; mais ici , l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication , qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-

même, doit vous faire sentir comment le public, sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges, peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, & qu'il desire généralement de trouver coupable, plutôt qu'innocent, & comment aussi, avec un intérêt plus sincère à ce même homme, & plus de soin à l'étude de soi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire, ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, couronnée de roseaux & d'algue, étoit promené de ville en ville, comme un monstre marin, les spectateurs extravaguoient-ils, de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que, s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le

plongeon ? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif, appercevant cette manœuvre, & par-là devinant le reste, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés ? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé par elle, est excusable ; mais ceux qui se disent plus sages que lui, en adoptant son erreur, ne le sont pas.

Quoi qu'il en soit des raisons que je vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves, que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne, suffiroit pour m'affurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espèce ; ce n'est ni chez les Protestans, ni dans les Républiques

qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves, qui n'approcheront jamais des ames libres; dans nos contrées, on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies, pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroissent, ne sauroient être convaincantes pour moi, qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires, & m'en imposer par une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant de rechef que sans me convaincre elles m'inquiètent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un; mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que

puis-je faire dans une pareille situation (*), pour parvenir, s'il est possible, à démêler la vérité ? C'est de rejeter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ferai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zèle & de bonne foi, & un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé, doit en

(*) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presque invincible ; mais moi qui fais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste, découvreroit l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caractères de la vérité.

effet être très-facile à pénétrer , pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même, & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrais me tromper, sans doute, parce que je suis homme; mais, après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous, qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répète, de s'in-

finuer, à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens, l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire, & ces doubles ententes jésuitiques, si recherchées de nos Messieurs, leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réussit

(*) En m'écrivant, c'est la même franchise. *J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens qui vous sont dûs, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particulière, avec autant d'estime que de respect, &c.* Ces Messieurs sont-ils donc, avec ces tournures amphibologiques, moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils sont seulement plus faux & plus doubles, ils mentent seulement plus traîtreusement.

pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour rien ses rebuffades; passant toute de suite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton plus arrogant qu'il est possible, on tâche de le subjuguier de haute lutte. S'il vous fait des grossieretés, on les endure, comme venant d'un misérable, dont on s'embarrasse fort peu d'être méprisé. S'il vous chasse de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte, on y reste, jusqu'à ce qu'elle se rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans son repaire, on s'y établit, on s'y maintient, bon gré, malgré. S'il oseroit vous en chasser de force, tant mieux: on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre, qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie, pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là?

R O U S S E A U.

Mais vous-même, pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre?

L E F R A N Ç O I S.

Oh! moi, je n'avois pas besoin de

le voir , pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez , & même trop.

R O U S S E A U.

Que pensez-vous de ceux qui , tout aussi décidés que vous sur son compte , ne laissent pas de le fréquenter , de l'obséder , & de vouloir s'introduire à toute force dans la plus intime familiarité ?

L E F R A N Ç O I S.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

R O U S S E A U.

Ni vous non plus , je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui , n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois , vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusez de voir cet infortuné; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres; je me ravise, ainsi que vous, & pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres; après quoi nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.



